

LETTRES
A L'ERMITTE
DE S.-SATURNIN,

SUIVIES DE NOTES HISTORIQUES.

PAR M. L'ABBÉ F. MARTIN.

..... L'homme s'épure
A travers ces grands souvenirs.
ALEX. GUIRAUD.



ANNECI,
A. BURDET, IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DU CLERGÉ.

1831.

LETTRES
A L'HERMITE
DE S.-SATURNIN.

LETTRES
A L'ERMITTE
DE S.-SATURNIN,

SUR LE PÉLERINAGE DES FIDÈLES
AUX TOMBEAUX
DE S. MAURICE ET DE S. FRANÇOIS DE SALES,
ET SUR UNE PROMENADE
AU CHATEAU
DE S. BERNARD DE MENTION,
SUIVIES DE NOTES HISTORIQUES.

PAR M. L'ABBÉ F. MARTIN.

..... L'homme s'épure
A travers ces grands souvenirs.
ALEX. GUIRAUD.



ANNECI,
A. BURDET, IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DU CLERGÉ.

1831.

AVERTISSEMENT.

SAINTE Maurice et saint François de Sales sont honorés d'une manière distinguée dans tout le monde chrétien. Partout on célèbre la foi héroïque du glorieux chef de la Légion Thébaine, la charité et la douceur angélique de l'apôtre du Chablais. Leurs tombeaux sont en grande vénération parmi les Fidèles, spécialement en Savoie, en Suisse, en France et en Italie.

On sait que les Princes de la Royale Maison de Savoie ont placé, depuis plusieurs siècles, leurs Etats sous la protection de saint Maurice. Ils ont l'avantage de posséder l'anneau de ce Saint qui fut donné au Comte Pierre, en 1250, par Rodolphe, Abbé du Monastère d'Agaune: il avait servi aux anciens Rois de Bourgogne comme marque d'investiture de leurs Etats. Amédée VIII, premier Duc de Savoie, jeta, dans la solitude de Ripaille, les premiers fondemens de l'Ordre Militaire des Chevaliers de saint Maurice. Il fut institué et érigé, dans l'état où il se trouve maintenant, par le Pape Grégoire XIII, en 1572, à la sol-

« aimé , respecté dans tout le monde chrétien ». (1)
 Les Reliques de ce Saint , précieusement conservées à travers les orages de la Révolution et les tempêtes politiques , reposent maintenant dans la nouvelle église du premier Monastère de la Visitation rétabli par les soins d'un Prélat illustre , Monseigneur CLAUDE-FRANÇOIS DE THIOLLAZ. Elles y furent transportées le 21 août 1826 , avec une pompe à jamais mémorable. Chaque année , une multitude de pèlerins viennent , en tout temps , vénérer les Reliques sacrées , mais plus particulièrement pendant les jours qui composent l'octave des Translations :

Au commencement du dixième siècle , la Savoie vit naître dans son sein un homme extraordinaire qui brilla au milieu des ténèbres du moyen âge ainsi qu'un astre bienfaisant. Humble comme son divin Maître , il quitte le toit paternel et avec lui les honneurs et les richesses du monde ; charitable comme celui qui *passa en faisant du bien* , il élève dans la région la plus élevée des Alpes , deux asiles consacrés à secourir l'humanité et à renouveler , pour ainsi dire , la merveille de la multiplication des pains dans le désert. A ces traits caractéristiques , on a déjà nommé S. Ber-

(1) *Pensées ecclésiastiques* , par l'abbé Carron , tom. 1.

nard de Menthon. Nous avons pensé qu'on ne verrait pas avec déplaisir quelques réflexions inspirées sur le lieu même où fut le berceau d'un héros de l'humanité : nous les avons accompagnées d'une courte notice relative aux principaux traits de la vie d'un Saint qui est devenue un titre de gloire pour le pays qui lui a donné naissance.

Si nous faisons part au public des réflexions que nous avons communiquées à l'Ermitte de Saint - Sauturnin , notre unique intention est de contribuer à faire admirer et aimer la religion catholique , *base et complément des institutions politiques et civiles , et qui fait pénétrer dans toutes les classes de la société les principes d'une morale pure , sans laquelle il n'y a ni sécurité , ni bonheur réel pour les hommes.* Nous avons emprunté ces belles expressions au préambule d'un Edit de l'auguste successeur de Charles-Félix. Offrir à l'admiration publique les héros que la foi a formés , les modèles des vertus qu'elle a enfantés et surtout les prodiges de charité qu'elle a opérés , c'est faire le plus bel éloge de la religion. Si quelque cœur sensible découvre une sympathie dans nos sentimens , si une âme pieuse trouve dans ces lettres un aliment à sa foi et à son espérance , nous aurons atteint notre but.

LETTRE I^{RE}

FÊTE DU 22 SEPTEMBRE,

A SAINT MAURICE , EN VALLAIS (1).



Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts ,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La Croix a tout conquis , et l'Eglise s'écrie :
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie !

J. RACINE.

Le bruit des grandes solennités qui ont eu lieu dernièrement , dans la ville d'Annecy , aura sans doute retenti jusques dans votre solitude. Les Grands de la terre prosternés au tombeau de saint François de Sales , l'auguste et pieux fils du bienheureux Amédée , descendant d'un trône resplendissant de gloire , pour unir ses vœux à ceux de ses enfans ; le concours de tant de milliers de fidèles , accourus de différens états de l'Europe , pour porter en triomphe les reliques de l'Ange de Genève , les chants religieux de cette multitude élevant jusqu'au Ciel un juste et saint tribut de louanges , d'admiration et de reconnaissance ; l'expression de la foi la plus vive dans tous ces honneurs publics rendus à la religion , tout , en un mot , aura captivé votre admiration et vous aura fourni matière à des réflexions non moins religieuses qu'abondantes.

Permettez , monsieur , que , rapprochant en ce jour

la palme du Martyr de la couronne du Pontife , je vous offre quelques détails relatifs à une autre cérémonie religieuse qui se renouvelle chaque année dans un pays voisin du nôtre ; je veux parler de la fête qui se célèbre le 22 septembre , dans la ville de Saint-Maurice , en Vallais. Ces honneurs rendus depuis les premiers siècles de l'Eglise au chef immortel de la Légion Thébaine vous rappelleront encore la piété et la munificence des descendans de Bérold qui mirent leurs États sous la protection de ce glorieux Martyr , et dont les largesses ornèrent souvent son tombeau (2). La fête étant annuellement la même , quant à la pompe et aux différentes cérémonies , je m'attacherai particulièrement à vous présenter une courte description de celle dont j'ai eu l'avantage d'être témoin cette année.

J'arrivai à Saint-Maurice le 21 septembre au soir. On aperçoit au loin des groupes de pèlerins couvrant les routes de la Suisse , du haut et du bas-Vallais. On voyait des personnes de tout âge et de toute condition arriver en foule et tressaillir au premier aspect de ce lieu si célèbre. N'allez pas croire que cette affluence de plusieurs milliers d'étrangers occasionne le moindre désordre dans cette petite ville : outre la prévoyance et les soins d'une administration non moins religieuse qu'éclairée et prudente , la foi qui rassemble ces fidèles , fait aussi régner au milieu d'eux l'ordre le plus parfait. Les habitans , il est vrai , ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'urbanité , de la

prévenance et de l'empressement à offrir leurs soins et leurs secours. Je me rappellerai toujours la touchante hospitalité que daignent accorder dans cette circonstance les RR. Chanoines de l'Abbaye de Saint-Maurice. Tous ceux qui l'ont reçue auront rencontré en eux l'heureuse réunion des qualités de l'esprit et du cœur : ils auront particulièrement admiré la bonté et l'affabilité du vertueux et savant Abbé, Sa Révérence de Rivaz.

Cependant une grande partie de ces fidèles passent la nuit entière dans les églises. La chapelle de Notre-Dame du Séz présente surtout le spectacle le plus édifiant. Située à quelques centaines de pieds au-dessus de la plaine, elle paroît suspendue au flanc d'un rocher qui domine la ville et contre lequel sont appuyés quelques édifices : on y monte par plusieurs rampes taillées dans le roc. Ce lieu, qui est aujourd'hui en grande vénération, fut découvert dans le neuvième siècle par un Religieux de l'Abbaye qui s'y retira pour mener une vie plus austère, et qui mourut en odeur de sainteté. Rien de plus attendrissant que de voir ces chrétiens gravir, le chapelet à la main, ce précipice dont l'œil ose à peine sonder la profondeur. Ils passent la nuit dans la prière et dans le chant des cantiques sacrés. Qu'ils sont ravissans et sublimes ces accens religieux sortant, au milieu de la nuit, du sein des rochers, et se mêlant au bruit majestueux des eaux du Rhône qui coule à une petite distance de cet endroit ! Comme ils élèvent l'ame ces accords divins

qui vont réveiller au loin les échos de la vallée des Martyrs ! Ainsi retentissoient autrefois les déserts de la Thébaïde. Un révérend Père Capucin célébra, dans la matinée, le saint sacrifice dans cette chapelle. A voir, sur ce rocher, ce vénérable Père à la barbe blanche et à la robe antique, on eût cru apercevoir Paul ou Antoine dans les déserts de l'Égypte.

J'étois occupé à contempler cette scène religieuse lorsque le son des cloches vint annoncer le commencement des Offices divins. Aucune plume ne pourrait rendre l'impression que produit ce son s'élançant du haut d'une tour antique et crevassée par le tems ; il prête une voix à tous les rochers, mille sentimens à tous les cœurs. Aussitôt on vit un peuple immense refluer vers l'église dont l'enceinte étoit déjà remplie de fidèles. Les troupes paradaient en face de la porte. Il étoit beau de voir le drapeau de ces soldats chrétiens flotter aux mêmes lieux où l'étendard de saint Maurice avait été arboré plus de quinze siècles auparavant. Sa Révérence l'Abbé de Rivaz officia pontificalement. La messe exécutée en musique par les amateurs de la ville étoit dirigée par M. Gallay, chanoine et curé de la ville. Son habileté extraordinaire à toucher le clavecin est admirée de tous les connaisseurs. Ce n'étoit point une musique légère, théâtrale et indigne de nos temples : l'impression sublime et religieuse de ces augustes accords ravissait l'ame et augmentait les jouissances de la foi. J'avois éprou-

vé, naguère, les mêmes sentimens auprès du tombeau de saint François de Sales, et je me rappelais encore, dans ce moment, l'effet que produisit sur un auditoire non moins éclairé que nombreux une musique vraiment religieuse, dont l'exécution *ravit tous les assistans* selon les propres termes de l'auteur de la relation des fêtes d'Annecy.

Après l'Evangile, un ancien et respectable ecclésiastique du diocèse d'Annecy, M. Favrat, curé de Mont-Riond, prononça un excellent discours sur l'éloge de la foi. Son texte était pris de ces paroles de l'Écriture : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Dans la première partie, il présenta Maurice recevant de la foi ces dons et ces heureux avantages qui ont fait sa gloire; elle était divisée en deux points : *la foi éclaire seule l'esprit et règle la volonté*. Dans la seconde partie, il fit voir Maurice rendant à la foi tout ce qu'il en avait reçu. L'orateur développa cette proposition avec une éloquence vraiment persuasive. Une digression pathétique sur la perversité d'un siècle éminemment incrédule frappa les esprits. Il ne lui était pas difficile de montrer les malheurs de tout genre que peut enfanter, selon ses paroles, *une intempérance de raisonnement*. *Autrefois, dit-il, nos ancêtres n'avoient pas besoin qu'on leur prouvât, à chaque instant, les vérités de notre sainte religion*. Quelles étaient touchantes ces paroles de l'orateur ! quelle était frappante cette vérité retentissant sur un sol consacré par le sang de tant de victimes de la foi !

La procession commença à défilcr immédiatement après la messe. La châsse de saint Maurice était portée par deux Chanoines; des flots de peuple inondaient toutes les rues et laissaient à peine quelque passage. On voyait cette multitude fléchir le genou et se prosterner contre terre en découvrant de loin la sainte Relique. Quelques mères élevaient leurs enfans au-dessus de la foule : ceux-ci montrant la châsse de leurs mains innocentes, et balbutiant quelques faibles sons , ajoutaient encore à l'émotion de tous les cœurs : c'étaient les lys de l'innocence auprès de la pourpre du Martyr. Les soldats s'avançaient avec pompe comme dans un jour de triomphe. L'écho de cette vallée , qui avait répété jadis les barbares vociférations des troupes de Maximien , les chants des prêtres de Jupiter ou de Mars et le bruit funèbre de la hache des bourreaux de l'immortelle Légion , redisait , en ce beau jour , les cantiques des pèlerins et les hymnes des ministres du Dieu des armées à la louange de ces illustres héros de la foi. L'attitude religieuse de tous ces fidèles , les chants sacrés , les accens mélodieux d'une musique triomphale , les détonations bruyantes et multipliées , l'aspect majestueux de ces rochers qui s'élevaient sur nos têtes , les souvenirs du passé se joignant au tableau que nous avons sous les yeux , tout cela communiquoit à l'ame des sentimens et une sorte d'électricité religieuse impossibles à décrire : il faut avoir vu de pareilles scènes , pour s'en former une idée juste. Après avoir traversé les principales rues de la

ville, la procession rentra dans l'église : alors finit cette auguste cérémonie.

Sur la fin de ce jour, je me transportai sur le lieu même où fut martyrisée la Légion Thébaine : il est situé à dix minutes de distance de la ville. Arrivé sur ce noble champ de bataille où les guerriers de la foi triomphèrent en se laissant immoler comme de timides agneaux, je me prosterne plein de respect et d'admiration. Insensible à tout ce qui se passe autour de moi, je remonte le cours des siècles. Quel spectacle ! ... Déjà la Légion a été décimée deux fois. Je contemple les soldats de J.-C. s'animant au martyre à la vue des corps de leurs compagnons étendus auprès d'eux. Je vois l'armée de Maximien qui frémit de fureur contre les chrétiens, à l'extrémité de la vallée. De nouveaux émissaires de l'Empereur arrivent et apportent ses derniers ordres. Alors Maurice, à la tête de sa Légion, se lève, porte ses regards vers le Ciel, les abaisse ensuite sur ces envoyés et leur répond : allez annoncer notre dernière résolution à l'Empereur et dites-lui : « nous sommes vos soldats, mais nous
 « sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. Nous vous
 « devons le service militaire et l'obéissance, mais
 « nous ne pouvons renier celui qui est notre créateur
 « et notre maître; comme il est aussi le vôtre dans le
 « tems même que vous le rejetez. Vous nous trouvez
 « dociles à vos ordres dans toutes les choses qui
 « ne sont point contraires à sa loi, et notre conduite
 « passée doit vous en répondre. Nous recevons de

« vous la solde de nos fatigues , mais nous tenons de
 « Dieu et la vie présente et la promesse de la vie éter-
 « nelle. Nous sommes prêts à nous opposer à vos en-
 « nemis , en quelque lieu qu'ils soient : mais nous ne
 « pouvons tremper nos mains dans le sang innocent.
 « Nous avons fait serment à Dieu avant de vous le
 « faire; vous fieriez-vous au second serment , si nous
 « allions violer le premier ? Nous avons vu massacrer
 « nos compagnons sans les plaindre. L'extrémité à
 « laquelle nous sommes réduits n'est point capable de
 « nous inspirer des sentimens de révolte. Voilà nos
 « armes : nous vous les remettons : nous ne savons
 « ce que c'est que de résister , parce que nous aimons
 « mieux mourir innocens que de vivre coupables » .
 A cette réponse , la horde des idolâtres accourt d'O-
 ctodurum , environne la Légion et l'immole entière-
 ment. Insensés qu'ils étaient , ils ignoraient que la
 Croix allait être arborée sur le Capitole et qu'on la
 verrait bientôt briller sur la couronne d'un Empereur
 Romain ! Il faut être sur le lieu d'une scène si subli-
 me , pour sentir l'impression qu'elle peut faire éprou-
 ver à un chrétien.

Une chapelle a été construite à l'endroit même où
 l'on prétend que fut découvert le corps de saint Mau-
 rice : elle est placée sur la rive droite du lit qu'occu-
 pait anciennement le Rhône , avant la chute d'une
 partie du Mont Jorat qui ensevelit sous ses ruines la
 ville d'Epaone ou Epaone , dans laquelle , selon de
 graves autorités , fut célébré le Concile de ce nom (3).

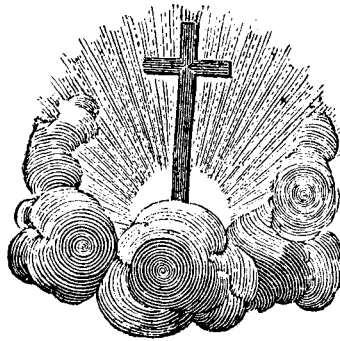
C'est là que le voyageur judicieux se rit de l'imposture de Voltaire et se rappelle avec dédain la maxime impie et scandaleuse ; *calomnions, il en reste toujours quelque chose*. Tout le monde sait que cet écrivain mensonger, se jouant en ceci, comme dans bien d'autres choses, de la confiance de ses lecteurs, regardait le martyre de la Légion Thébaine comme une fable, fondé en cela sur la prétendue impossibilité où aurait été Maximien de renfermer ses troupes dans la vallée qui s'étend de Saint-Maurice à Martigny. *Il n'est pas une fleur dans le jardin de l'intelligence que cette chenille n'ait souillée* : cette observation relative à Voltaire est du Comte de Maistre (4).

Non, vous ne fûtes pas une chimère, immortelle Légion d'Agave ! partie des extrémités de l'Orient, vous vîtes fouler aux pieds, dans ces montagnes, les dieux chimériques de Rome (5). Vous fûtes arrosée du sang de ces héros, glorieuse terre des Martyrs ! Pendant que le voyageur cherche vainement les lieux où furent autrefois des villes célèbres ; pendant qu'il ignore l'endroit où furent déposées les dépouilles mortelles des vainqueurs de Pharsalle et d'Arbelles, heureuse vallée, tu vois des milliers d'hommes accourir des extrémités de la terre, pour vénérer la cendre de quelques soldats massacrés au sein des Alpes comme ennemis des dieux et de l'État ! Admirable effet d'une religion qui sait appliquer un sceau d'immortalité même aux plus petites choses, et qui seule reste immuable comme son auteur, pendant que tout ce

(14)

qui est hors d'elle se voit emporté par le torrent des
âges (6).

STAT CRUX, DUM VOLVITUR ORBIS:



NOTES

DE

LA LETTRE PREMIÈRE.

(1)

CETTE lettre écrite, en 1826, à l'Ermité de Saint-Saturnin, fut insérée dans le Journal de Savoie. Nous la donnons ici sans rien changer au texte imprimé alors, seulement nous y avons fait quelques augmentations. Nous avons cru devoir l'accompagner de notes historiques relatives à la Légion Thébaine.

(2)

La mémoire de S. Maurice fut en si grande vénération qu'on donna son nom au pays où il fut martyrisé. Le savant de Rivaz a prouvé qu'on a commencé à rendre des honneurs publics aux Martyrs de la Légion Thébaine, dans l'église d'Agaune, dès l'an 551. Saint Eucher, Evêque de Lyon, a écrit, l'an 452, les actes de ces mêmes Martyrs.

L'Impératrice Hélène, mère de Constantin-le-Grand, fit bâtir plusieurs églises dans les provinces de l'Empire, spécialement en l'honneur des Martyrs : il est assez probable qu'elle en fit construire une à Agaune, à raison de la célébrité de ce lieu. On présume même qu'elle y passa avec son fils pour revenir des Gaules en Italie. Saint Sigismond, roi de Bourgogne, fonda un magnifique Monastère à Agaune, l'an 515, et le dota somptueusement. Une copie de l'acte de fondation que nous avons lue dans la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Maurice

porte ce qui suit : *ut hi tantùm quorum nomina comperta sunt , id est , Mauritiï , Exuperii , Candidi , Victoris , infra ambitum Basilicæ , quam clementia Regis ad hoc opus ornare jussit , sepeliantur : reliqua verò corpora congerantur in tutissimo loco....*

L'église d'Agaune ayant été dévastée par les Sarrasins, Charlemagne, qui visita ce lieu, la rétablit et lui fit des dons magnifiques. On y voit encore aujourd'hui un beau vase qu'il y laissa. Dans la suite, elle fut aussi réparée par Rodolphe, roi de Bourgogne.

Dans le onzième siècle, Agaune passa des rois de Bourgogne à la Maison de Savoie. L'Empereur Conrard, héritier du Royaume des deux Bourgognes, inféoda à Humbert I une partie de la Maurienne, le Chablais et le bas-Vallais. Amédée III fit faire des réparations considérables au Monastère qui avait beaucoup souffert de la part des ennemis de la religion catholique : il fit restituer à l'Abbaye les biens qui lui avaient été ravis.

Charles III, Duc de Savoie, avait été dépouillé de ses Etats par François I. Les Genevois s'étaient révoltés. Les Bernois s'étaient emparés, en 1536, du pays de Vaud et du Chablais jusqu'à Evian dont les Valaisans s'étaient rendus maîtres ainsi que de la ville de Saint-Maurice, afin de se soustraire eux-mêmes à l'invasion des Bernois. Emmanuel-Philibert, par le mariage qu'il contracta avec Marguerite de France, recouvra les Etats de son père. Après qu'on eut aplani quelques difficultés qui s'élevèrent, les Valaisans rendirent enfin la portion du Chablais qui est renfermée entre S^t.-Gingolph et la Drance. Le Duc de Savoie leur céda les vallées de Monthey et de S^t.-Maurice, mais il exigea absolument qu'on lui donna

donna les saintes Reliques , ce qui fut conclu et accepté de part et d'autre.

Quand on eut déterminé à la Cour de Turin l'époque de la Translation, l'Evêque d'Aoste, les révérends Pères Rosetto, Jésuite, et Louis Manson, Recteur du Collège des Jésuites à Turin , avec deux Chevaliers des SS. Maurice et Lazare, furent désignés pour aller prendre les Reliques : ils s'adjoignirent plusieurs autres personnes. Arrivés à Saint-Maurice, ils ne purent obtenir qu'une portion des saintes Reliques à raison des regrets, de l'opposition violente et des menaces des habitans.

Le P. Bernardin Rossignoli, savant Jésuite, déguisé sous le nom de Guillaume Baldesano, Chanoine de Turin, a donné une relation détaillée de cette Translation. Selon lui, elle commença le 29 décembre 1590 et fut terminée le 15 janvier suivant.

Après que l'Evêque d'Aoste eût fait faire une solennelle attestation de l'identité de la Relique qui lui fut remise, le cortège se mit en route et arriva à Aoste, le 1 janvier 1591, à travers le froid et les neiges du Grand-S^t.-Bernard. De là, l'ordre de la marche fut réglé. Malgré la rigueur de la saison, les Evêques d'Aoste, d'Yvrée et de Verceil accompagnèrent les Reliques : le Clergé à la tête des paroisses, les Ordres religieux, la noblesse et un peuple immense, se pressaient sur leur passage. Rien de plus magnifique que le spectacle que présenta la procession de Chivas à Turin. On y voyoit les enfans, les confréries de la ville, les Ordres monastiques, les gens de la Cour, les Chevaliers de S. Maurice, les Chanoines de Turin, les Archevêques de Vienne et de Tarentaise, les Evêques de Verceil, de Mondovi, d'Y-

vrée, d'Asti, de Chrysopolis en Orient, de Fanno en Ombrie, le Nonce apostolique, les Ambassadeurs d'Espagne et de Venise, enfin une foule innombrable. La Duchesse avec ses deux enfans était à genoux à l'entrée de l'église du Dôme, lorsque la sainte Relique y entra. Le lendemain on célébra une messe solennelle à la suite de laquelle l'Evêque d'Asti prononça le panégyrique de S. Maurice. Pendant trois jours consécutifs, la ville de Turin se livra aux transports de la plus grande joie.

Il paroît qu'on avait obtenu à-peu-près la moitié des Reliques avec l'épée de S. Maurice, qui était renfermée ainsi que son fourreau, dans un second fourreau en forme de Croix. Le long de celui-ci qui avoit été donné par un Prince de Savoie, on lisoit ces mots :

*O bone Mauriti, tui defende cor amici,
Ut nunquàm laqueis vinci possit inimici.*

(3)

C'est ainsi qu'une partie de la montagne de Grenier, non loin de Chambéry, ensevelit sous ses ruines la petite ville de S^t.-André, le 25 novembre, 1248. Le souvenir de cette catastrophe arrivée en Vallais, est consigné dans les annales de la Suisse. Grégoire de Tours, dans son histoire des Francs, liv. 4. n. 31, en parle ainsi : *Igitur in Galliis magnum prodigium de castro apparuit quod supra Rhodanum fluvium in monte Taureduno collocatum erat, qui per dies amplius sexaginta, nescio quem mugitum daret, tandem scissus atque separatus mons ille ab alio mon-*

te cum hominibus, Ecclesiis, opibusque ac domibus in fluvium ruit.... accumulata aqua erumpens deorsum usque ad Gebenam civitatem, violentâ atque subitâ inundatione....

Marius, Evêque de Lausanne, qui vivait vers l'an 585, dit aussi dans ses Chroniques, p. 18 : *mons validus Tauretunensis in territorio Vallensi itâ subitò ruit, ut castrum, cui vicinus erat, oppressit.... lacum movit....*

(4)

C'était, dans l'ancien tems, le pays des *Nantuates* et des *Veragri* : les premiers occupaient les vallées de *Monthey* et de *Saint-Maurice* ; les seconds habitaient *Octodurum* et une partie du haut-Vallais. La vallée de *Saint-Maurice* resserrée entre des montagnes très-élevées s'étend à-peu-près du nord-ouest au sud-est, sur une longueur de trois lieues avec une largeur très-considérable du côté de *Martigny*. Les rochers escarpés, qui la bordent dans toute son étendue, se réunissent en formant un angle aigu ; à l'endroit même où est située la ville de *S.-Maurice*, autrefois *Tarnade* et plus tard *Agaune* : ils ne laissent que le passage nécessaire à la route et au lit du *Rhône*, très-resserré dans cet endroit. C'est à quelques minutes de ce lieu que s'était retiré la *Légion Thébaine* ; par conséquent elle se trouvait dans l'intérieur de la vallée, mais à son extrémité, au nord-ouest. *Maximien* avec son armée campait à l'extrémité opposée, où était la ville d'*Octodurum*, aujourd'hui *Martigny*. La vallée, à cet endroit, fléchit presque à angle droit, dans

la direction du sud-ouest au nord-est : c'est à ce point que commence le Haut-Vallais qui se termine au pied du mont Saint-Gothard sur les confins du canton d'Uri. Si la Légion Thébaine eut voulu s'emparer du défilé et opposer résistance , en tendant la main aux Bagaudes et autres peuples révoltés dans la Gaule , l'armée de Maximien aurait pu être anéantie au milieu des Alpes.

(5)

Quelques critiques Protestans , entre autres , Dubourdieu , Burnet et Mosheim ont révoqué en doute la vérité du martyre de la Légion Thébaine : ils ont été réfutés par l'anglais Hickes , par le bénédictin Dom Joseph de Lisle et par un grand nombre de Savans. Mais l'ouvrage qui traite avec le plus de solidité et d'érudition ce point d'histoire , c'est celui du savant M. de Rivaz , intitulé : *Eclaircissemens sur le martyre de la Légion Thébaine* , imprimé à Paris , en 1779. Cet habile érudit examine avec soin les fastes de Maximien et de Dioclétien , leurs monumens et la date de leurs lois ; il discute à fond la Géographie et la Chronologie de ces tems reculés , et au moyen de preuves positives et incontestables , il conclut que le martyre de la Légion a eu lieu le 22 septembre de l'an 302.

(6)

Les Romains divisaient leurs armées en Légions , Cohortes , Manipules et Centuries. Le nombre des soldats qui composaient chaque Légion , a varié avec les tems.

Les meilleurs critiques et la généralité des auteurs, qui ont parlé de la Légion Thébaine, s'accordent à dire qu'elle était composée de 6600 hommes : elle portait ce nom parce qu'elle était de Thèbes en Egypte. Eusèbe, *liv. 1. de la vie de Constantin*, saint Antonin, dans la première partie de son *Histoire*, le Grec Zonara, dans ses *Annales*, *tom. 2.*, racontent qu'au commencement du règne de Dioclétien, on favorisait les chrétiens parce qu'on trouvait en eux plus de fidélité envers les Princes que parmi les Payens : quelques-uns furent même élevés jusqu'aux premières dignités du Palais, tel que Dorothee, Camérier des Empereurs Dioclétien et Maximien. La divine Providence permit cependant que l'Eglise fût encore persécutée d'une manière terrible. Dioclétien change tout-à-coup sa bienveillance en haine contre les chrétiens, et forme avec son collègue Maximien le projet de les anéantir. Ils fulminent en conséquence l'édit le plus barbare et le plus sanglant qu'on eût encore vu.

Huit ans auparavant, un certain Achilée avait soulevé toute l'Egypte contre l'empire Romain ; mais Dioclétien y étant allé en personne, punit rigoureusement plusieurs villes et rétablit l'ordre. La Légion Thébaine avait très-probablement fait partie de l'armée de cet Empereur qui faisait depuis quelques tems la guerre en Orient : c'est dans cet intervalle qu'elle fut baptisée par Zambda, Patriarche de Jérusalem. A l'époque dont nous parlons, elle se trouvait en Egypte : elle n'eut aucune part à la rébellion d'Achilée. Dioclétien, qui voulait rejoindre en Mésopotamie l'armée Romaine occupée à combattre contre Narsès, ne trouva point de meilleur moyen, pour maintenir la paix en Egypte que d'en confier le gouver-

nement à cette Légion qui avait pour général Maurice : Exupère était porte-enseigne, et Candide, auditeur de camp.

Pendant que les Empereurs étaient occupés à persécuter l'Eglise d'Orient, deux hommes, en Occident, armèrent les Bagaudes et soulevèrent presque toute la Gaule. Saint Eucher, Evêque de Lyon, et Adon de Vienne, rapportent qu'ils repoussèrent les ministres des Empereurs qui étaient venus publier leurs édits contre les chrétiens. Maximien se mit à la tête d'une armée, pour rétablir l'ordre dans cette partie de l'Empire. Comme on n'ignorait pas que la Légion Thébaine favorisait les chrétiens d'Egypte, on la fit venir en Italie, pour la joindre à l'armée de Maximien. Elle s'embarqua au port d'Alexandrie et arriva heureusement à Rome, où le Pape saint Marcellin donna le sacrement de Confirmation à tous ces héros de la foi. Elle prit ensuite la route de la Gaule Cisalpine, aujourd'hui le Piémont, où Maximien était déjà arrivé. Elle excitait la joie et l'admiration de tous les chrétiens de l'Italie. Parvenue à Plaisance, elle passa le Pô et fut bientôt au pied des Alpes.

C'est de cet endroit que le Lieutenant-Général Second, pour avoir professé hardiment la foi en présence de l'Empereur, fut envoyé en Ligurie, au Préfet Aggreste qui le fit décapiter avec quelques autres soldats de la Légion. L'armée prit la route des Alpes par Yvrée, la Vald'Aoste et le Grand Saint-Bernard. Elle vint camper à Octodurum, aujourd'hui Martigny, au pied des Alpes Pennines, à l'extrémité de la vallée de Saint-Maurice dont nous avons déjà parlé.

Après avoir envoyé quelques détachemens de la Lé-

gion et du reste de l'armée du côté de Trèves et de Cologne, pour étouffer la révolte suscitée dans ces lieux par un Préfet Romain nommé Carause, Maximien fit élever avec grande solennité un autel aux faux dieux dans la plaine d'Octodurum. Il ordonna à tous ses soldats de venir jurer sur cet autel de combattre fidèlement, non-seulement contre les Bagaudes, mais encore contre les chrétiens ennemis jurés des dieux de Rome. Cet ordre excita un grand murmure dans l'armée où il y avait beaucoup de chrétiens. Maurice, à la tête de la Légion Thébaine, prit la route d'Againe et alla camper à l'autre extrémité de la vallée, ainsi que nous l'avons expliqué dans une note précédente. Maximien, irrité de cette retraite, ordonne à la Légion de venir sacrifier aux dieux de l'Empire. Ces généreux chrétiens refusent d'abjurer leur foi. La Légion est décimée à deux reprises différentes. Enfin ces héros posent volontairement les armes : ils sont investis par l'armée et bientôt leur mort offre à l'univers entier un spectacle unique dans les annales du monde.

Adjuvit rapidas Rhodani fons sanguinis undas :

Tinxit et Alpinas ira cruenta nives.

VENANTIUS FORTUNATUS, sæculo 6^o.

In passion... MM. Thebæorum.



LETTRE II^{ME}

PÉLERINAGE

AU TOMBEAU DE S^T. FRANÇOIS DE SALES,



Il franchit du Carmel la cime auguste et sainte ,
De la foi dans ses mains agitant le flambeau ;
Il contemple Sion , et dans sa vaste enceinte
Ses yeux ne cherchent qu'un tombeau.

(S. Jérôme.... par ALEX. GUIBAUD.)

J'AVAIS visité, en 1826, les lieux arrosés du sang de la Légion Thébaine. J'avais vu des milliers de fidèles , accourus de divers pays , se prosterner de respect sur le sol sacré d'Agaune , où plus de six mille héros chrétiens , venus du fond de l'Égypte , offrirent au monde le magnifique et généreux spectacle de leur fidélité à Dieu et de leur soumission à leurs Princes. J'avais entendu , au milieu de la nuit , le cantique du pèlerin réveiller les échos de la vallée des martyrs : c'était l'hymne du triomphe entonné sur le champ de bataille où , plus de quinze cents ans auparavant , on avait vu les aigles Romaines reculer devant l'étendard de la Croix et les soldats de la foi remporter une victoire immortelle. Oppressé du poids de tant de souvenirs , je vous communiquai quelques-uns des sentimens que j'avais éprouvés moi-même , et vous daignâtes lire avec quelque intérêt mes faibles observations.

Aujourd'hui je vous ferai part encore de quelques émotions religieuses du même genre. Pendant que l'orage des passions gronde avec violence au sein de la société; pendant que mille intérêts divers agitent les peuples, je ne vous entretiendrai que de pensées de calme et de paix. Permettez donc que je vous conduise au tombeau de *l'Ange de Genève* (1).

Cinq ans se sont écoulés depuis l'époque mémorable où, par les soins d'un grand Prélat, la ville d'Annecy vit les restes précieux de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal portés en triomphe au milieu d'un concours immense. Dans l'espace de dix jours, plus de trente-six-mille fidèles se pressèrent autour des Reliques sacrées (2). Dès-lors, l'anniversaire de cette grande cérémonie s'est constamment renouvelé avec un succès bien consolant aux yeux de la foi. Chaque année, plusieurs milliers de fidèles portent aux tombeaux des deux Saints leur tribut de vénération, de foi, de reconnaissance et de piété. Les personnages les plus distingués viennent, ainsi que le pauvre, se prosterner aux pieds de celui qui se fit *tout à tous* pendant sa vie.

Qu'une vaine philosophie sourie de mépris à l'aspect de l'humble pèlerin, on le conçoit, au dix-neuvième siècle. Ses adeptes, que l'on voit souvent parcourir le globe, ne se rencontrent pas sur les routes de Lorette ou de Compostelle. La main du Philantrope orgueilleux ne saurait porter le *bourdon* du repentir. Mais qu'on ose sérieusement appeler puériles et

superstitieuses des pratiques de ce genre, c'est ce que nous ne comprenons pas, même en ne les envisageant que sous un point de vue tout philosophique. Ce sentiment produit par l'admiration, la reconnaissance, l'émulation et l'espérance, qui conduit le pèlerin dans un Sanctuaire célèbre ou autombeau d'un Saint, nous le trouvons dans tous les siècles, chez tous les peuples et dans toutes les religions, quoique modifié à l'infini et mu pour différentes fins. C'est lui qui avait créé et qui animait les brillantes théories de Délos et d'Athènes. Il faisait battre le cœur des Grecs au souvenir des Thermopyles et des soldats de Léonidas. Il dirigeait les pas de l'ancien guerrier de l'Helvétie vers les champs de Morgarten, de Laupen et de Sempach. Il conduit encore l'Arabe à Médine, l'Indien vers sa Pagode et quelquefois le *Philosophe* à Erménonville ou à Fernay. Pourquoi le voyageur et le savant visitent-ils le tombeau de Virgile, les ruines d'Athènes, de Memphys et de Palmyre ?

Il est donc bien peu philosophe celui qui, après avoir analysé le cœur humain, s'élève contre un sentiment si naturel à l'homme. Mais si l'on considère ce sentiment dans le cœur de l'enfant de la foi, où il est ennobli et comme divinisé par les motifs les plus purs et les plus sacrés, notre étonnement devient plus grand; la question change de face et offre un tout autre intérêt. Il sera toujours beau et glorieux d'aller aux pieds de l'Apôtre du Chablais demander les vertus religieuses et sociales qui font le chrétien parfait et

l'homme accompli. Tous les cœurs sensibles s'honorèrent de répéter après Fénelon : *le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi.*

Je m'étais transporté dernièrement dans la belle église du premier Monastère de la Visitation. J'avais assisté à une cérémonie religieuse qui se renouvelle chacun des jours de l'octave des Translations (3). C'était à l'entrée de la nuit : déjà la foule s'était écou- lée. Un nuage d'encens montait vers le Ciel avec les prières des fidèles. Les derniers sons des cantiques sa- crés des Religieuses , s'échappant à travers une grille , venaient expirer insensiblement autour du tombeau de leur fondateur. Cette mélodie angélique, entendue dans le lointain, avait quelque chose de céleste : on ne chante pas ainsi sans que le cœur ait puisé ses sentimens à une source divine. Au fond du Sanctuaire , l'autel en marbre blanc se dessinait dans l'ombre comme un beau lis. La châsse d'or et d'argent , qui le couronne, reflétait la lumière de la lampe et semblait projeter dans l'obscurité des rayons de gloire et d'immortalité ; emblème touchant de l'éclat des vertus du Saint pen- dant sa vie. Le silence régnait dans cette enceinte : seu- lement il était interrompu de tems-en-tems par les pas et les pieux soupirs de quelques fidèles qui se glissaient encore dans ce saint asile. Une mère , tenant par la main un jeune enfant , était immobile devant le tom- beau de sainte J^e-F^e de Chantal : on eut cru être dans une région mystérieuse de paix ; mille sentimens se pressaient dans mon cœur.

Tantôt il me semblait voir le siècle de saint François de Sales se dérouler devant moi avec ses événemens , ses vertus et ses vices. Il me montrait ce saint Prélat *ramenant* , selon les expressions de Bossuet , *la dévotion au milieu du monde* , la rendant aimable et la faisant chérir des Grands , d'Henry IV et même de Jacques I , roi d'Angleterre (4). Tantôt les ombres de plus de soixante mille hérétiques convertis me paraissaient s'incliner de respect autour du Mausolée de leur Apôtre. Je me transportais en esprit sur tous les théâtres de sa piété et de sa charité ; car , *quand on parle de François de Sales , combien de bourgades et de cités rappellent le souvenir des merveilles dont elles ont été témoins !* L'illustre orateur et le pieux Evêque de Pignerol à qui j'emprunte ces paroles , et dont le diocèse de saint François de Sales en particulier s'honore , est venu souvent demander à ce saint Pontife cette éloquence ardente dont les accens ont retenti dans la vaste *Basilique de sainte Geneviève* à Paris, et ont excité l'admiration sur divers points de la France (5).

Quand je me représentais cette foule de pèlerins de tout âge et de toute condition , s'adressant à ce grand Saint , il me semblait le voir s'élancer de son tombeau , paraître au milieu d'eux avec cette bonté et cette charité qui avait un baume pour toutes les plaies , un secours pour tous les besoins. Il me paraissait les écouter et leur répondre tour-à-tour. Il disait à l'homme appelé par état à vivre dans le monde au milieu du tumulte de la société : « Je vous recommande la dou-

cè et sincère courtoisie qui n'offense personne et oblige tout le monde » ; au jeune homme qui allait commencer sa carrière publique : « gardez-vous de ceux qui sont vertueux à la philosophique , de ces fantômes de vertu couvrant à ceux qui ne les hantent pas leurs mauvaises vie et humeurs par des cérémonieuses contenance et paroles ; surtout gardez-vous des mauvais livres , et pour rien du monde , ne laissez point emporter votre esprit après certains écrits que les cervelles faibles admirent , à cause de certaines vaines subtilités qu'ils y hument... qui font profession de révoquer tout en doute , de mépriser tout et de se moquer de toutes les maximes de l'antiquité » ; à la jeune personne esclave du respect humain : « ceux , qui se raillent de la vertu , sont dignes de compassion , de n'avoir point d'intention d'honnête entretien qu'en riant et gaussant sur des sujets dignes de respect et de révérence » ; à l'égoïste peu soucieux du bien public : « nous nous devons à Dieu , à la patrie , aux parens , aux amis » ; à l'ambitieux qui soupire après la gloire et les honneurs : « voyez Henry IV , ce prince si grand en son extraction , si grand en la valeur guerrière , si grand en paix , si grand en toutes sortes de grandeurs ... ce fleuve d'une vie royale qui semblait devoir aller fonder dans la mort comme dans une mer et en un océan par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures... le voilà mort !.. Que ne méprisons-nous ce monde lequel en tout est si frêle » ; à l'avare qui ne travaille que pour acquérir des biens périssables : « pour s'enrichir

en peu de tems , et à petits frais , il ne faut pas entasser des biens , mais diminuer la cupidité ; imiter les sculpteurs qui font leur ouvrage en retranchant » ; au vindicatif dont le cœur est ulcéré par la haine et par la vengeance : « il faut combattre la haine et le mécontentement envers le prochain , et s'abstenir d'une imperfection insensible , mais grandement nuisible , de laquelle peu de personnes s'abstiennent , qui est , que s'il nous arrive de censurer le prochain , ou de nous plaindre de lui , nous ne finissons jamais , mais recommençons toujours , et répétant nos plaintes et doléances sans fin , qui est un signe d'un cœur piqué et qui n'a point encore de vraie charité » ; au chrétien tout occupé des affaires de ce monde et négligeant l'affaire première et essentielle du salut : « nous serons bientôt en l'éternité , et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de choses... maintenant néanmoins nous nous empressons comme si c'étaient de grandes choses. Quand nous étions petits enfans , avec quel empressement assemblions-nous des morceaux de tuiles et de bois , pour faire des maisons et petits bâtimens ! Et si quelqu'un nous les ruinoit , nous en étions bien marris , et pleurions : maintenant nous connoissons bien que tout cela importait fort peu. Un jour nous en serons de même au Ciel , que nous verrons que nos affections au monde n'étaient que de vraies enfances. Je ne veux pas ôter le soin que nous devons avoir de ces petites tricheries et bagatelles ; car Dieu nous les a commises en ce monde pour exer-

cice : mais je voudrais bien ôter l'ardeur et la chaleur de ce soin » ; à une mère de famille qui voulait avancer dans la voie de la perfection chrétienne : « les moyens de parvenir à la perfection sont divers selon la diversité des vocations... Mais en tout ceci , prenez garde soigneusement que monsieur votre mari , vos domestiques et messieurs vos parens ne soient offensés par de trop longs séjours aux églises , de trop grands retiremens et abandonnement du soin de votre ménage : ou , comme il arrive quelquefois , vous rendant contrôleuse des actions d'autrui ou trop dédaigneuse des conversations où les règles de la dévotion ne sont pas si exactement observées ; car en tout cela , il faut que la charité domine et nous éclaire... Vous ne devez pas seulement être dévote, et aimer la dévotion , mais vous la devez rendre aimable , utile et agréable à chacun. Les malades aimeront votre dévotion , s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille l'aimera , si elle vous reconnoit plus soigneuse de son bien , plus douce aux occurrences des affaires , plus aimable à reprendre , et ainsi du reste... messieurs vos parens et vos amis , s'ils reconnaissent en vous plus de franchise , de support et de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celle de Dieu. Bref , il faut , tant qu'il est possible , rendre votre dévotion attrayante » ; à une ame pieuse , dans les afflictions : « peu m'importe que je sois parmi ces momens passagers , pourvu qu'éternellement je sois en la gloire de mon Dieu. O ma sœur ! nous allons à l'éternité ,

nous y avons presque déjà l'un des pieds ; pourvu qu'elle nous soit heureuse , qu'importe-t-il que ces instans transitoires nous soient fâcheux ? Est-il possible que nous sachions que nos tribulations de trois ou quatre jours opèrent tant d'éternelles consolations et que nous ne veuillons pas les supporter » ? Enfin , il semblait encore consoler une mère qui pleurait la mort de son enfant ; il lui disait : « ô que cet enfant est heureux d'être volé au Ciel comme un petit ange... il vous sait gré du soin que vous avez eu de lui. Le mot de mort est épouvantable , ainsi qu'on nous le propose : car on vient vous dire : votre cher père est mort ; et votre fils est mort : et ce n'est pas bien parlé entre nous autres chrétiens , car il faudrait dire : votre fils , ou votre père s'est retiré en son pays et au vôtre ; et parce qu'il le fallait , il est passé par la mort , en laquelle il ne s'est point arrêté. Je ne sais pas comme nous pouvons en bon jugement estimer notre patrie ce monde auquel nous ne sommes que pour si peu en comparaison du Ciel auquel nous devons être éternellement. »

Tous ces avis sont extraits du recueil de ses lettres ; recueil précieux qui est *un vrai présent pour les ames pieuses* ; et que *les hommes de lettres doivent aimer à consulter* , selon les expressions d'un savant , M. Raymond , qui a si bien considéré saint François de Sales comme écrivain , dans un mémoire fort intéressant , inséré au tome 2 des *Mémoires* de la Société Royale Académique de Savoie (6).

Après

Après avoir mis fin à toutes les réflexions que m'inspirait le tombeau de S. François de Sales, je sortis de l'enceinte sacrée de ce temple. Je me souvenais que, dans une circonstance de ce genre, l'illustre Alphonse de Lamartine s'était écrié dans son enthousiasme si sublime et si religieux :

Pourquoi vous fermez-vous, maison de la prière ?
Est-il une heure, ô Dieu ! dans la nature entière,
Où le cœur soit las de prier ?
Où l'homme, qu'en ces lieux ta bonté daigne attendre ;
N'ait devant les autels un parfum à répandre,
Une larme à te confier ?

Mais c'en est fait, d'un pas que le respect mesure,
Je sors du parvis qui murmure ;
Je sors et ton ombre me suit !
Mon pied silencieux se fait entendre à peine ;
Mon cœur se tait, et mon haleine,
Sur mes lèvres passe sans bruit.

Je suis heureux de n'avoir à communiquer mes sentimens qu'à un Ermite connu dès long-tems par ses principes religieux. Il est un certain monde qui sourirait de pitié en entendant un langage de ce genre : il plaindrait cet homme rétrogradé qui ose répéter aujourd'hui des homélies ascétiques modulées sur un ton du moyen âge. J'avoue qu'il ne s'agit ici ni de balance politique, ni de revirement, ni d'intervention armée : ces hautes questions sont l'objet des méditations des hommes d'Etat, et ceux-ci savent, avec M. de Bonald,

dans sa Législation primitive, qu'il faut placer le souverain législateur à la tête de la législation et se pénétrer de cette vérité philosophique et la plus philosophique des vérités, que toute révolution, qui commence par la déclaration des droits de l'homme, doit finir par la déclaration des droits de Dieu. Mais j'oserais demander à tant de visionnaires idéologues de nos jours si, avec toutes ces utopies anti-religieuses que l'on a répandues dans le monde depuis soixante ans, il y a plus d'ordre, de mœurs et de bonheur dans la société, plus de paix et de prospérité au sein des familles, plus de respect pour les principes religieux, que dans ces vieux tems où le pèlerin, avec sa panetière et son bourdon, et le féal chevalier, avec son rapide destrier, croisaient toutes les routes de l'Europe ? Si j'étais interpellé ici par certains ennemis de la religion, dont la corruption du cœur est le vrai thermomètre de l'aveuglement de l'esprit; qui parlent beaucoup parce qu'ils savent peu; qui ne veulent ou ne peuvent approfondir aucune question; qui se disent les partisans de Voltaire et de Rousseau sans être à même, bien souvent, de pouvoir analyser un de leurs raisonnemens ou décomposer un de leurs sophismes, je me tairais : aujourd'hui la conviction et la persuasion de la vérité n'arrivent presque jamais jusqu'à l'ignorance orgueilleuse et libertine. Si j'avais à répondre à un de ces nombreux fabricans de mondes politiques improvisés, qui n'ont jamais médité sérieusement et avec impartialité l'histoire des peuples; qui calomnient la re-

ligion avec des opinions d'emprunts et qui ne connaissent que la philosophie des passions , je garderais encore le silence. J'attendrais que leur esprit fut sans préventions et leur cœur sans passions ou animales ou haineuses (7). Enfin , si la discussion était engagée avec un de ces hommes qui cherchent sincèrement la vérité par des études solides , en combattant les penchans vicieux du cœur et en se défiant des illusions de l'imagination , je lui dirais : toutes ces idées de pèlerinage , de *rêveries mystiques* et de *mélancolie ascétique* , qui semblent vous refouler vers le neuvième siècle , renferment pourtant un fond de vérités qui se rattachent aux plus hauts intérêts de la société. Laissez l'humble pèlerin pénétrer au fond d'un sanctuaire , pour faire descendre sur la terre les bénédictions du Ciel. Que peut donc avoir de ridicule ce pèlerin prosterné sur le marbre d'un temple , demandant , dans une humble prière , l'esprit de ferveur , de patience , de justice , de charité , de subordination et de douceur ? Ces vertus ne sont-elles pas éminemment sociales ? Point d'états ni de gouvernemens sans mœurs , point de mœurs sans vertus , point de vertus sans le respect pour les dogmes religieux. Ce raisonnement est simple. Si vous doutez de sa solidité , interrogez les vastes débris de l'Empire Romain , des Républiques de la Grèce et de tous les anciens peuples Asiatiques , dont le voyageur étonné ne retrouve presque plus les traces. Interrogez des ruines moins anciennes. Cette vérité , obscurcie aujourd'hui par les nuages des pas-

sions , brillera dans toute sa pureté , comme un astre après l'orage , lorsque la foi aura remplacé l'esprit humain dans ces hautes régions de l'intelligence , d'où l'orgueil semble l'avoir précipité dans des abîmes , comme autrefois l'ange tomba du sein de la lumière.

Je pense et je dis , avec la plus entière conviction , au respectable Ermite , que la prière du pèlerin , qui demande au Ciel *le pain de chaque jour* , n'est point nuisible au bonheur de la société. Aaron dit à Nadab dans la tragédie de Moÿse , par M. de Chateaubriand :

Gravissons du Sina les rocs silencieux

Et pour trouver la paix rapprochons-nous des Cieux.

Il y a près de trois mille ans qu'un grand Roi laissa tomber de sa bouche ces paroles prophétiques : *si le Seigneur ne protège la Cité , c'est envain que veille celui qui la garde*. Dès lors , les débris de tous les peuples et les ruines des Empires n'ont cessé de soupirer ces sons sublimes de la harpe de David.



NOTES

DE

LA LETTRE DEUXIÈME.



(1)

SAINTE Françoise de Sales naquit à Thorens, le 21 août, 1567, au château de Sales, situé à trois lieues d'Annecy. Il mourut à Lyon, le 28 décembre, 1622, dans la 56^{me} année de son âge et la 20^{me} de son épiscopat. Son cœur fut déposé dans l'église de la Visitation de Belle-cour à Lyon, et son corps transporté dans celle du premier Monastère du même Ordre, à Annecy. Le Pape Alexandre VII le canonisa en 1665 et fixa sa fête au 29 janvier. Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal naquit à Dijon, le 23 Janvier, 1572, et mourut à Moulins, le 13 décembre, 1641. Elle fut canonisée par Clément XIII, l'an 1767.

Saint François de Sales institua l'Ordre de la Visitation en 1610. Deux Maisons de cet Ordre existaient dans la ville d'Annecy avant la Révolution Française : on les désignaient sous les noms de *Grande* et *Petite Visitation*. L'église de celle-ci, fondée le 11 juin 1634, fut consacrée par Mgr l'Evêque Juste GUÉRIN, le deux septembre, 1640. Aujourd'hui, une partie de l'édifice de ce Monastère sert de demeure aux Frères des Ecoles chrétiennes. Ce fut dans une maison voisine, et tout près de là, que saint

François jeta les fondemens de l'Ordre : la grande Visitation en fut le chef-lieu. L'église de cette Maison, consacrée par Mgr l'Evêque Charles-Auguste de Sales, le 30 septembre, 1652, demeura dépositaire des Reliques de saint François et de la Mère de Chantal, jusqu'à l'époque où le torrent révolutionnaire étendit ses ravages en Savoie.

L'ordre avait été donné de vendre ou de détruire les églises de la ville, à l'exception de celle de saint Pierre qui était déjà la Cathédrale du Diocèse. Les Autorités d'Annecy s'empressèrent de contribuer à conserver les restes précieux que la ville s'honorait de posséder : ils furent donc transportés dans l'église de saint Pierre. Cependant l'orage de l'anarchie soufflait avec toujours plus de violence : on tremblait pour les saintes Reliques. Quatre habitans d'Annecy, M^{rs} Burquier, Amblet, Rochette et Baloydier s'en emparent pendant la nuit et les portent dans la maison habitée par M^{rs} Burquier et Amblet, où elles furent conservées avec le soin le plus religieux. Heureuse demeure où s'accomplissait cette promesse de l'oracle sacré : *custodit Dominus omnia ossa eorum : unum ex his non conteretur !* Ps. 53.

La tempête ayant cessé, Mgr de Mérinville, Evêque de Chambéry et de Genève, vérifia l'identité des Reliques, le 29 septembre, 1804, avec la plus scrupuleuse exactitude. Son successeur immédiat, Mgr de Solle, renouvela cette vérification, le 26 mai, 1806. On en fit, à cette époque, une Translation solennelle, pour les exposer de nouveau à la vénération publique. Les Reliques de saint François furent portées dans l'église de S^t Pierre, le 28 du même mois : elles y demeurèrent jusqu'au 21 août,

1826. Le lendemain, on transporta celles de la Mère de Chantal, dans l'église paroissiale de saint Maurice, où elles reposèrent aussi jusqu'au 23 août, 1826. Un cénostaphe surmonté de la statue dorée de la Sainte et renfermant un coussin, qui fut sous son chef précieux, pendant qu'elle demeura dans cette église, indique aux fidèles la place que ces restes sacrés occupèrent.

(2)

FÊTES DES TRANSLATIONS,

EN 1826.

Monseigneur Claude-François de Thiollaz, ancien Prévôt de la Cathédrale et Vicaire-Général du Diocèse de Genève, avant la Révolution Française, avait vu le premier Monastère de la Visitation dans toute sa splendeur. Il est réservé à l'histoire de montrer en sa personne le Théologien profond, l'intrépide confesseur de la foi, le Pontife pieux et vigilant et l'illustre restaurateur de *l'antique et nouveau* diocèse de saint François de Sales. Notre cœur ne sait que demander au Ciel la conservation de ses jours et notre plume doit se borner à exprimer ici ces sentimens. Pendant qu'il était Prévôt de Chambéry, ses regards se portèrent sur les ruines de la première Maison de la Visitation : il résolut de la faire renaître de ses cendres. Graces à ses sacrifices généreux, à son zèle infatigable, à la munificence d'une Reine auguste et aux dons de la piété, on vit le vaste et bel édifice du Monastère s'élever en peu de tems comme par miracle. Le Roi

Charles-Félix posa la première pierre de l'église, le 16 août, 1824.

Enfin tout était prêt. Le tems où les reliques des deux Saints devaient prendre possession de leur nouvel asyle, était arrivé. La renommée avait proclamé au loin l'annonce des deux Translations, et des milliers de cœurs avaient répondu à cet appel de la religion en Savoie, en France, en Suisse et en Italie. LL. MM. le Roi Charles-Félix et la Reine Marie-Christine descendent de leur Trône, et, suivis d'une brillante cour, foulent bientôt le sol qui fut le berceau de la Dynastie de nos Princes : des Prélats illustres, un Clergé nombreux, une multitude immense de fidèles se pressent vers la Cité de S^t François.

La ville d'Annecy, que ce Prélat appelait *sa chère ville* et dont Henry IV trouva *le séjour agréable et les habitans enjoués*, vit enfin luire l'aurore si désirée du 21 août 1826. Justement fière des Fêtes qui allaient être célébrées dans ses murs, elle n'avait rien négligé, pour donner, dans cette circonstance, les preuves les plus éclatantes de sa foi, de sa vénération pour ses deux Saints et de son dévouement au Roi. Des drapeaux semés de croix blanches flottaient de toutes parts, des couronnes et des guirlandes de fleurs décoraient les rues, des arcades de verdure s'élevaient de distance en distance : partout on avait multiplié et varié à l'infini les signes de la joie et du bonheur. Tout-à-coup les cloches s'ébranlent majestueusement : le signal est donné ; tous les cœurs palpitent d'impatience et de plaisir. La mélodie triomphale de trois corps de musique frappe les airs. Une multitude innombrable de fidèles s'agitent, remplissent les places

publiques, inondent les rues, se suspendent aux croisées et s'élancent jusque sur les toits. Déjà la Procession sort solennellement de la Cathédrale et attire tous les regards. On voit défilér successivement les confréries de la ville, le Clergé en surplis, les RR. Chanoines de plusieurs diocèses ; des Vicaires-Généraux de Paris, de Lyon, de Belley, du Viviers et de la Savoie ; le révérendissime de Rivaz, Abbé de S'-Maurice en Vallais ; les Evêques d'Annecy, de Tarentaise, de Maurienne, de Belley et de Pignerol : parait enfin la Châsse de S' François portée par huit prêtres en aubes et tuniques blanches. Les Evêques de Lausanne et du Puy, les Archevêques de Lyon et de Chambéry tiennent les quatre cordons qui pendent aux angles : ils sont suivis de Mgr de Quelen, Archevêque de Paris. Viennent ensuite cinq Chevaliers de l'Ordre suprême de l'Annonciade, les membres de la Maison de Sales, le Gouverneur de la Savoie avec son Etat-major, les Dames de la ville, le Tribunal, le Corps de ville et une foule inombrable. Le ciel était serein. Les voix réunies de six cents ecclésiastiques envoyaient jusqu'au ciel le chant sublime des hymnes sacrés. La musique du Bataillon des Chasseurs de Nice, celle du Régiment de Piémont et celle de Piémont-Royal répondaient alternativement. Les chœurs des Anges prenaient sans doute part à cette fête dans la céleste Sion. La Châsse toute resplendissante des rayons du soleil s'élevait au-dessus de la foule : une troupe de Lévités balançait l'encensoir. On apercevait, à travers les glaces de la Châsse, le Prélat revêtu de ses habits pontificaux. Il semblait dire à cette multitude ivre d'enthousiasme et de bonheur : *je souhaite sur votre chère ame que cette année soit*

suivie de plusieurs autres et que toutes soient employées utilement pour l'éternité. Vivez longuement, saintement et heureusement entre les vôtres ici-bas, parmi ces momens périssables, pour revivre éternellement en cette immuable félicité pour laquelle nous respirons (1). Enfin le cortège entre dans l'église de la Visitation ; les Vierges de S^t François tressaillent d'allégresse : bientôt la relique est placée sur le Maître-autel. Un nouvel Athanase, Mgr l'Archevêque de Paris, célèbre les saints Mystères, et pendant tout ce tems, la Reine et l'auguste descendant d'Amédée le Bienheureux donnent le touchant spectacle de la foi la plus vive et de la piété la plus tendre.

Mgr Rey, Evêque de Pignerol, natif de Bellevaux en Chablais, prononça le panégyrique du Saint, à cinq heures du soir. Il appartenait à un si grand orateur de louer un si grand Saint.

La Translation des reliques de sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal eut lieu le surlendemain, 23 août, à-peu-près avec la même pompe et les mêmes cérémonies. La messe fut célébrée par Mgr Bigex, Archevêque de Chambéry. Ce vénérable Prélat, ancien Vicaire-Général du diocèse de Genève, était venu embellir ces fêtes de sa présence : il n'en faisait pas l'un des moindres ornemens. Sa piété, sa science, et ses travaux apostoliques sont consignés dans les fastes de l'Église : le Clergé de Savoie s'en honore et le diocèse de S^t François de Sales les revendique comme des titres de gloire. M. l'abbé d'Arcine, Chanoine, Archidiacre de la Cathédrale d'Annecy et Official du Diocèse, prononça l'éloge de la

(1) *Lettre du Saint à M. Favre, premier Président du Sénat de Savoie.*

Mère de Chantal, avec l'heureux succès que promettaient ses talens distingués. On a lieu de regretter que ce beau discours n'ait pas été livré à l'impression.

Ainsi se passèrent ces fêtes dont le souvenir se perpétuera jusque dans l'avenir le plus reculé et sera toujours cher aux fidèles du diocèse d'Annecy. Nous regrettons que notre plan ne nous ait pas permis d'entrer dans de plus amples détails.

(3)

Le saint Père Léon XII, par un rescrit daté du 1 juillet, 1826, a accordé à perpétuité une indulgence plénière, applicable même aux défunts, à tous les fidèles qui, contrits, confessés et communies, viendront visiter l'église du premier Monastère de la Visitation d'Annecy, et y prieront selon les intentions de sa Sainteté, l'un des dix jours qui forment l'octave des deux Translations. Cette octave commence, chaque année, le 21 août, et s'étend jusqu'au 30 inclusivement. Tous les jours de cette neuvaine, il y a dans cette église une instruction religieuse suivie de la bénédiction du très-saint Sacrement. Le renouvellement annuel de ce tems de graces attire une grande affluence de fidèles qui viennent implorer les faveurs de l'*Ange tutélaire de la Savoie*.

(4)

Louis XIII avait envoyé pour étrennes, à Jacques I Roi d'Angleterre, un exemplaire de l'*Introduction à la vie dévote*, orné de pierreries ; celui-ci en fut si content qu'il le

porta long-tems sur lui et le lisait assidument. On lui fit aussi parvenir le *Traité de l'amour de Dieu* : il manifesta alors le désir de voir l'auteur. Quand saint François de Sales eut connaissance des intentions de ce Roi, « eh ! dit-il, qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai à ce Roi, en cette grande île toute couverte des brouillards de l'erreur ! belle île que tous les bons appelaient autrefois la patrie des Saints ! Oh ! vive Dieu ! Si Son Altesse Sérénissime me le permet, je me leverai et m'en irai à Ninive : je parlerai à ce Roi et lui dirai, au péril de ma vie, le mot du Seigneur ».

Vie du Saint, par Charles-Auguste de Sales

(5)

Pendant que M. Rey était Vicaire-Général du diocèse de Chambéry, le Clergé de France, instruit de son rare mérite et de son talent extraordinaire pour la direction des Retraites ecclésiastiques, s'empessa de demander ce Missionnaire des Prêtres : il se rendit à leurs prières. Digne, Grenoble, Montpellier, Carcassonne, Toulouse, Bordeaux, Embrun, le Viviers, Valence, Paris, furent en particulier les principaux théâtres où son zèle se déploya. Les journaux rendirent compte du succès de ces Retraites. *L'Ami de la Religion et du Roi* disait : *le Clergé de France ne pourra reconnaître assez les services que lui rend M. Rey, en dirigeant ces Retraites avec tant de persévérance depuis plusieurs années... On voit que l'esprit de Dieu l'anime et qu'il est plein lui-même et pénétré de tout ce qu'il annonce.*

(45)

(6)

Ces différens avis du Saint sont contenus textuellement dans ses lettres placées sous les numéros 213, 204, 818, 90, 177, 218, 291, 86, 809, dans la collection de ses OEuvres complètes.

(7)

Ces réflexions au sujet du funeste aveuglement enfanté généralement par l'orgueil, l'ignorance et le libertinage, pourraient paraître extraordinaires, si elles n'étaient devenues triviales de nos jours, tant elles ont été répétées par tous les défenseurs de la religion et de l'ordre social. Nous croyons devoir développer ici et motiver davantage ce que nous n'avons fait qu'énoncer dans cette Lettre. Nous reproduirons à cet effet quelques-unes des observations que nous avons consignées, l'année dernière, dans le Journal de Savoie, N° du 6 février, à l'occasion de la *Bibliothèque Française* imprimée à Turin....

Les in-32 de Touquet, les biographies, les manuels, les dictionnaires, les abrégés, les brochures, les résumés, les pamphlets, l'almanach même de Liège avec ses prédictions astrologiques, tout répand la lumière; et les feuilles périodiques nous assurent en ce moment qu'un libraire de Londres occupe 250 imprimeurs et qu'il vend plus de cinq millions de volumes par an. Aussi on lit partout, dans les promenades, dans les cafés, dans les diligences comme dans le cabinet; et le roman qui a retenu le matin une jeune personne dans son boudoir,

se voit déjà chassé le soir par une nouvelle brochure. Chacun se pique d'avoir ses opinions religieuses, morales, politiques et littéraires, sur les objets les plus sérieux comme les moins importans. On veut tout soumettre à son raisonnement particulier, et rien n'est plus ordinaire que de voir des jeunes gens à peine échappés du collège, décider hardiment du mérite des auteurs, avoir une opinion fortement prononcée sur des questions qui partagent les savans, et forcer bien souvent la vieillesse expérimentée à se taire devant eux. . . .

On voltige de question en question ; on se rend chaque jour l'écho des mensonges insérés dans un grand nombre de feuilles périodiques ; et semblables au caméléon, on prend successivement toutes les teintes des différens numéros d'un journal, dût-on s'exposer à se voir en contradiction avec soi-même du jour au lendemain.

De tout tems et chez tous les peuples l'autel fut l'appui du trône. Partout le plus ou moins de respect pour les principes religieux fut la source de la prospérité ou des revers des nations. C'est donc la religion qui est attaquée avec le plus de fureur dans cette guerre de la raison contre toute espèce d'autorité ; aussi toutes les sciences ont conspiré contre elle ; les obscurités de la chronologie, l'histoire naturelle, les inscriptions des médailles, les observations de la médecine, les paradoxes de la logique, le nébulosisme de la littérature romantique, les mensonges de l'histoire, les obscurités de la fable, les calculs de l'astronomie, les recherches de l'archéologie qui explore en ce moment la Grèce et l'Égypte, tout est mis en usage. On s'adresse aux ruines de Thèbes et de Sparte ; et, chose merveilleuse, les monumens des

Pharaons élèvent la voix en faveur de la religion catholique ! Cependant que fait-on aujourd'hui pour résister à tant d'assauts ? A quoi a-t-on recours pour obtenir quelques lumières ? On lit avec avidité les ouvrages infectés du venin de l'erreur , et sans vouloir méditer dans les bons livres la réfutation de tant d'objections pulvérisées mille fois , on se pique d'incrédulité , pendant qu'au fond l'on n'est qu'ignorant. Celui qui veut briller dans un cours de jurisprudence ou d'hygiène a bien soin d'étudier les meilleurs légistes et les médecins les plus distingués ; et par un aveuglement incompréhensible , on se conduit tout autrement dans une affaire de si haute importance ! Un vertige si général aujourd'hui ne peut s'expliquer que par une vengeance terrible d'en-haut.

Comment donc contenir dans de justes limites des peuples qui se précipitent aujourd'hui dans un nouvel ordre de choses avec tant d'idées fausses sur la religion , la morale et la politique ? La science s'étend et la foi s'anéantit , disait J. J. Rousseau , en parlant des demi-savans et des fausses lumières ; car , ainsi que l'a si bien exprimé le chancelier Bacon , *une philosophie superficielle engendre l'athéisme , mais une philosophie profonde conduit à la religion*. L'histoire vient encore à notre secours pour nous apprendre que les républiques de Rome et d'Athènes s'évanouirent quand les sophistes parurent. Tout se réunit donc pour nous faire voir les funestes effets des mauvaises lectures et d'une instruction vicieuse. La voix du passé s'élève du tombeau des générations pour donner des avertissemens , et l'on est sourd aux leçons de l'autorité et de l'expérience. Ainsi l'on voit ces infortunés habitans des environs de Naples qui assistent aux

fouilles d'Herculanum et de Pompéi, établir aujourd'hui leur demeure sur un sol encore tremblant , au pied du même Vésuve qui a causé tant de malheurs , et dont les laves enflammées viendront peut-être demain renverser et ensevelir dans les entrailles de la terre leurs frêles édifices.

Je l'ai dit , et je le répète à ceux qui *plaignent si injustement notre nation d'être réduite pour toute lecture à celle du catéchisme du diocèse et de quelques livres de dévotion* : je ne suis point l'ennemi des lumières. Je sais distinguer une institution utile des abus de cette même institution ; je ne demande pas qu'on borde nos frontières de sbires destinés à empêcher l'introduction de toutes les connaissances utiles et agréables , ni qu'on défende l'art de raisonner , comme autrefois , le tyran Critias chez les Athéniens ; mais en considérant la situation morale et religieuse de tant de peuples , je me félicite d'appartenir à cette terre de fidélité , qui , malgré les mépris de quelques philantropes , s'honore d'avoir été le berceau d'une dynastie de souverains dont le gouvernement toujours paternel , parce qu'il fut toujours religieux , fait depuis plus de huit siècles le bonheur de leurs sujets...



LETTRE III^{ME}

PROMÈNADE

AU CHATEAU DE S^t BERNARD DE MENTHON.



Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur

ALEX. SOUMET.

Je vous ai conduit aux champs d'Againe et au sanctuaire de l'église du premier Monastère de la Visitation. Quelques-uns des glorieux souvenirs qui se rattachent à la Légion Thébaine et au tombeau de saint François de Sales m'ont inspiré ces Lettres dont vous avez bien voulu vous occuper dans votre solitude. Aujourd'hui, j'éprouve le besoin de vous faire remonter jusqu'au dixième siècle, et de vous engager à venir méditer avec moi au château de saint Bernard de Menthon. Ce nom ne vous est point inconnu. La vie de ce Saint, gravée dans les fastes de l'Eglise, est aussi consignée dans les annales de la Savoie : elle n'en remplit pas les pages les moins brillantes (4).

Que veut donc, me direz-vous peut-être, ce demeurant d'un autre âge qui s'attardit ainsi sur la route de la civilisation? Toujours le passé! rien que le

passé ! Pourquoi ne rien dire du présent , si fécond en faits de tout genre , dont quelques-uns sont si singuliers qu'ils intéressent même sans être d'aucun intérêt ? Et puis , cet avenir dont le voile diaphane laisse entrevoir aux uns des malheurs si effrayans , aux autres , des événemens si heureux , pourquoi le passer sous silence ? J'avouerai au vénérable Ermite que l'avenir ne manque pas de prophètes , aujourd'hui. Je connais aussi nombre de personnes qui répètent souvent , avec dédain : le présent ! toujours le présent ! Quelques-uns ne craignent même pas d'ajouter que ce mot est synonyme de provisoire , en dépit du dictionnaire de l'Académie. Quant à moi , je dirai franchement que le présent me paraît abondamment pourvu d'historiens et surtout d'acteurs : j'ai entendu dire quelque part , s'il m'en souvient bien , qu'il en avait peut-être trop. D'ailleurs , dans ce grand drame actuel de la société , il est souvent nécessaire de reprendre haleine au moyen de quelques entr'actes qui puissent reposer un peu l'esprit et le cœur.

N'allez pas croire , cependant , que je raffolle des anciens. Je sais que , dans l'arène où les défenseurs de la vérité et les partisans de l'erreur se livrent une guerre si terrible , il faut avoir égard au plan d'attaque , et à la nouveauté des armes offensives et défensives. C'est en cela que consiste la sagesse , et c'est de là que dépend aussi la victoire. Une phalange Macédonienne , de Philippe ou d'Alexandre , ferait pitteuse contenance sous les feux de nos formidables bat-

teries. Je n'admettrai pas, non plus, les quatre éléments des anciens. Je renierai même, si l'on veut, la théorie de Newton sur les corps lumineux, et je penserai avec, les physiciens modernes, qu'il faut expliquer les phénomènes de la lumière par le moyen d'un fluide mis en vibration.

Si quelques-uns ont tort de se modeler exclusivement sur le passé, d'autres, en grand nombre, sont encore plus dignes de blâme, parce qu'ils voudraient en isoler entièrement le présent et l'avenir. Rien de plus commun que d'entendre certains critiques juger nos ancêtres, d'une manière exclusive et hautaine, avec les idées et les mœurs du dix-neuvième siècle. De là, tant de sophismes, tant de bévues en fait d'histoire, tant de préventions si mal fondées ! L'adage antique dit que c'est l'expérience qui fait l'homme. Or, le passé, si je ne me trompe, n'est que l'expérience des générations : sous ce rapport, il me semble qu'il est rigoureusement nécessaire de l'étudier et de l'approfondir sérieusement. On peut comparer une génération qui le méprise, à un petit enfant qui voudrait essayer de marcher sans le secours de sa mère ou de quelque autre personne.

Je confesse donc en toute humilité, au vénérable Ermite, que j'ai inscrit mon nom sur la liste de ceux qui désirent se traîner dans les ornières de la vieille sagesse. Aussi, mon symbole est au niveau de mes vieux préjugés : je crois, avec M. le Comte de Maistre, qu'il faut mettre sa confiance en celui qui donne le manche

aux cerises, et craindre le bras tout-puissant qui promène la foudre sur nos têtes. Je crois que le père doit commander à l'enfant, que le serviteur n'est pas au-dessus du maître, que l'expérience appartient à la vieille, que trop de lumière aveugle, que le dimanche n'est pas le jour du *sabbat*, que le vrai philosophe, selon l'étymologie grecque, est celui qui aime la sagesse et subjugue ses passions, quoique, dans un siècle inventif, quelques-uns aient trouvé le secret d'être philosophes sans être sages : je crois donc, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'un philosophe de cette dernière espèce est un *contre-sens* personnifié, un *solécisme* anti-social, un *barbarisme* dans le vocabulaire de la raison. Je crois que Dieu a une ÉTERNITÉ pour se venger. Que sais-je ? Je crois encore beaucoup d'autres *vieilles* bien plus surannées : elles sont même si *vieilles* que quelque malin serait tenté de dire qu'elles sont presque nouvelles par le tems qui court... Mais je voulais vous décrire une promenade, et voilà que je fais le moraliste. Je sais que j'ai mon franc-parler avec vous, surtout dans une lettre : je vous préviendrai cependant, qu'il n'entre point dans mon plan, de suivre ici une marche sévèrement didactique, ni de m'astreindre à la loi rigoureuse des unités dramatiques.

J'aime donc le passé. Les monumens antiques ont toujours fait une profonde impression sur mon cœur : il me semble doux de méditer dans un asile habité jadis par l'homme de bien. La vue d'un cloître en ruines, qui datait du dixième siècle ; les débris d'un mo-

nastère renversé par le vandalisme des révolutions me paraissent bien éloquens : ils remplissent l'âme d'une mélancolie religieuse qui l'élève au-dessus des affections terrestres. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici un beau morceau travaillé de main de maître : c'est un tableau tracé par Alexandre Soumet.

Hé ! qui n'a parcouru , d'un pas mélancolique ,
Le dôme abandonné , la vieille Basilique ,
Où devant l'Éternel s'inclinaient ses aïeux ?
Ces débris éloquens , ce seuil religieux ,
Ce seuil où tant de fois , le front dans la poussière ,
Gémit le Repentir , espéra la Prière ;
Ce long rang de tombeaux que la mousse a couvert ,
Ces vases mutilés et ce comble entr'ouvert ;
Du tems et de la mort tout proclame l'empire :
Frappé de son néant , l'homme observe et soupire...
L'imagination , à ces murs dévastés ,
Rend leur encens , leur culte et leurs solennités ,
A travers tout un siècle écoute les cantiques
Que la Religion chantait sous ces portiques
.
Mais tout a disparu
.
L'herbe croit sur l'autel ; l'oiseau des funérailles
De son cri prophétique attriste ces murailles.
Seulement , quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil....

Notre patrie possède plusieurs de ces monumens antiques et religieux qui réveillent de nobles et touchans souvenirs. Ripaille , qui fut le séjour d'Amédée VIII ;

dans le haut-Chablais, les ruines de l'Abbaye de S'Guérin, fondée par Humbert II et habitée quelque tems par Humbert III ; Talloires , Tamié , le Reposeir et beaucoup d'autres solitudes peuvent intéresser plus d'un cœur. Il fut un tems où les rois et les grands du monde visitaient souvent ces asiles de la piété et voulaient que leur cendre fût déposée dans l'enceinte des cloîtres. C'est ainsi qu'un illustre descendant d'Amédée le Bienheureux est venu , naguère , reposer, après sa mort, à l'ombre du célèbre Monastère d'Haute-Combe (2) .

Envain l'impiété fait entendre son injuste et ridicule persiflage , il sera toujours honorable de contempler avec une émotion religieuse les débris de ces couvens qui , selon un écrivain Anglais (*), furent en quelque sorte des ponts jetés sur le chaos du moyen âge pour rapprocher les deux époques de la civilisation ancienne et moderne. « Nous savons qu'on cherche toujours à atténuer les services , dit à cet égard , M. de Chateaubriant. L'homme hait la reconnaissance. Le Clergé a trouvé des terres incultes , il y a fait croître des moissons. Devenu opulent par son propre travail, il a appliqué ses revenus à des monumens publics. Quand vous lui reprochez des biens si nobles dans leur emploi et dans leur source , vous l'accusez à la fois du crime de deux bienfaits. L'Europe entière n'avait ni chemin ni auberges : ses forêts étaient remplies de voleurs et d'assassins. Ses lois étaient impuis-

(*) *L'Europe au moyen âge*, par Hallam , tom. iv. , p. 115.

santes, ou plutôt il n'y avait point de lois : la religion seule, comme une grande colonne élevée au milieu des ruines gothiques, offrait des abris et un point de communication aux hommes (*).

Ces réflexions se rattachent naturellement au nom de saint Bernard et aux monumens élevés par la charité de cet illustre bienfaiteur de l'humanité.

Le château de saint Bernard de Menthon est assis au sommet d'un riant coteau couvert de vignobles, situé au bord oriental du lac d'Annecy. Il domine la jolie paroisse de Menthon et offre, aux amateurs des sites pittoresques, plusieurs points de vue des plus agréables. Il est à une demi-lieue, environ, de la vallée et du château d'Alex, où est né l'un des plus grands Evêques de Genève, Mgr Jean-d'Arenthon d'Alex. Il est à peu-près à la même distance de Talloires où exista jadis un couvent de Bénédictins, et qui s'honore d'être la patrie du savant Berthollet. Le jour où je visitai ce lieu, le ciel était pur : les eaux azurées du lac réfléchissaient les montagnes et les riches coteaux des environs : ce spectacle était enchanteur.

Mais portez vos regards sur le château gothique dont l'origine se perd dans la nuit du moyen âge, vous éprouverez des émotions bien différentes ! Ces vieilles tours crénelées, lancées jusqu'aux nues ; ce long rang de meurtrières qui s'ouvrent sur votre tête et qui semblent prêtes à vomir la mort ; cette tourelle, ce don-

(*) *Génie du Chr.*, tom. iv.

jeon , où la sentinelle était en observation , pour donner le signal d'alarme ; le béfroi où pendait la cloche de détresse ; des verroux énormes que l'on remue à peine ; des portes antiques , recouvertes de fer , roulant avec grand bruit sur leurs gonds rouillés , et faisant mugir les noirs caveaux et les souterrains d'où semblent s'échapper de tristes et longs gémissemens ; une enceinte de murailles d'une épaisseur prodigieuse , l'isolement même du château , tout frappe votre imagination , tout fait impression , tout vous refoule vers les siècles de la féodalité. C'est dans ce lieu que vint au monde, l'an 923, le glorieux fondateur de deux Hospices célèbres placés sur les Alpes Grecques et Pennines.

Les nobles et pieux descendans de cette illustre Maison ont eu l'heureuse idée de modeler sur le goût antique les réparations que réclamait cet édifice , a raison des détériorations qu'il avait éprouvées. En parcourant l'intérieur du château, on vous montre d'abord , à votre gauche , en entrant , l'antique chapelle qui fut jadis inutilement ornée et préparée pour le mariage du Saint avec mademoiselle de Miolans (3). Plus loin , vous entrez dans une pièce encombrée de vieilles armures : on vous fait observer des casques de fer , des brassards , des hallebardes , des débris de cuirasse et d'autres objets qui n'ont plus de nom. Dans la partie qui regarde le midi, se trouve la chambre qui fut habitée par le jeune Bernard. Une petite fenêtre ovale dans le haut , et qui ne laisse pénétrer qu'un de-

mi-jour mystérieux, était traversée jadis par une barre de fer, dont il ne reste plus, maintenant, que la partie supérieure. La tradition vulgaire porte qu'elle fut coupée miraculeusement par le Saint, la nuit qui précéda immédiatement le jour où il devait être marié. On ajoute qu'on avait connu pendant long-tems les vestiges que ses pieds imprimèrent sur le roc qui est au bas de la fenêtre. Les Comtes de la Maison de Menthon, qui se distinguent par la pureté de leurs sentimens religieux, par leur piété et par leur respect pour tout ce qui a rapport à la mémoire du Saint, le plus bel ornement de leur famille, on fait transformer récemment cette chambre en oratoire. On y voit d'un côté, un autel, de l'autre, un mausolée environné d'une balustrade en fer. Deux pierres, d'un beau marbre blanc, sont destinées à perpétuer le souvenir de ce monument de la foi et de la reconnaissance. Sur l'une d'elles on a gravé ce qui suit :

BALTHASARD LOUIS-BERNARD

COMTE DE MENTHON,

MARÉCHAL-DES-LOGIS DES GARDES-DU-CORPS

ET CHEVALIER GRAND-CROIX DE L'ORDRE

DES SAINTS MAURICE ET LAZARE DE SAVOIE,

A, PAR DE GRANDS SACRIFICES, EN 1820,

RECOUVRÉ CE CHATEAU,

ANTIQUÉ MANOIR DE SES AÏEUX.

Sur l'autre, on lit ces paroles :

IL A MIS UN GRAND ZÈLE A ÉRIGER CET ORATOIRE
EN L'HONNEUR DE SAINT BERNARD DE MENTHON
PATRON DE SA FAMILLE ET LE SIEN,
DANS LA CHAMBRE MÊME OU L'ON TIENT
QUE SAINT BERNARD HABITAIT.
IL A TERMINÉ SA VIE D'HONNEUR, DE RELIGION, DE BONTÉ,
LE 22 JANVIER, 1829, AGÉ DE 65 ANS.
PRIEZ POUR LUI.

Honneur aux dignes enfans de ce père pieux ! .. Oui, tous les cœurs sensibles et religieux prieront pour lui... La Savoie doit en particulier un tribut de reconnaissance à cette noble famille qui sait ainsi conserver des monumens qui seront toujours chers à la patrie de saint Bernard.

J'étais sorti du château. Tout occupé des souvenirs qui passaient alors dans mon ame, je m'arrêtai sur une terrasse d'où l'on jouit d'une très-belle vue. Assis sur une dalle, j'avais en face la fenêtre de la chambre de saint Bernard : à l'est, de hautes montagnes s'élevaient sur ma tête ; au couchant, à une petite distance, une barque aux voiles blanches glissait sur les eaux du lac... Que se passait-il, il y a huit-cents ans, dans ce château que je contemplais ? quelle fut la vie de saint Bernard ? Qu'était la Savoie dans ces vieux tems de féodalité ? à qui appartenait-elle ? Quels étaient ses usages, ses mœurs et ses lois ? Presque tout,

alors , différait de ce qui existe aujourd'hui , excepté la religion catholique qui était déjà celle de nos ancêtres. Dans l'administration civile , on voyait les Baillifs , les Châtelains , les Bailes , les Métraux ; dans la hiérarchie des conditions , les Rois , les Comtes , les Barons , les grands Feudataires , les Vassaux ; dans l'armée , l'écuyer , le suivant d'armes , les troupes du *ban* et de l'*arrière-ban* ; dans les châteaux , le Seigneur , les Pages , les Serfs , les Chevaliers bardés et coëffés de fer , ces nobles preux qui parcouraient la terre , afin de redresser les torts , de pourfendre les mécréans et de protéger la faiblesse opprimée. Toutes ces idées se pressaient , malgré moi , dans mon esprit.

Mais , au nom seul de féodalité , il me semble entendre un long murmure de plaintes s'élever contre moi... Pourquoi rappeler le souvenir de ces âges ténébreux , et faire l'apothéose de ces siècles de servitude ? Avez-vous oublié ces Seigneurs et ces petits Souverains toujours en guerre les uns contre les autres ? ces malheureux serfs attachés à la glèbe et parqués hors de la société ? ces béfrois faisant sans cesse retentir les sons de l'esclavage et du deuil ? ces *arrière-bans* conduisant au carnage des provinces entières ? ... Je n'en ai point perdu le souvenir : mais je me suis rappelé aussi les orgies sanglantes de la déesse raison , les proscriptions et les *levées en masse* , et j'ai été tenté de demander pourquoi le siècle des lumières se croyait en droit de blâmer si hautement nos gothiques aïeux. Je ne veux point sans doute consacrer

les abus ; mais il me semble qu'on s'obstine trop à en faire retomber l'odieux sur toutes les institutions. Rendons ici hommage à la religion catholique. On l'accuse injustement de favoriser le despotisme. Cependant, ne tonnait-elle pas contre les abus dans ces temps de féodalité ? N'était-ce pas pour le bien de l'humanité que l'Eglise avait établi cette *trêve du Seigneur* si fameuse dans l'histoire ? Au reste, admirons un contraste bien frappant, et qui a été observé par plus d'un historien : tandis que les Seigneurs tremblaient à chaque instant dans leurs manoirs gothiques environnés de sentinelles, les religieux vivaient en paix dans des monastères sans défense.

Je vous demande pardon, respectable Ermite, de la longueur de ce que vous appellerez peut-être des digressions intempestives. Je vous parle des émotions que j'ai senties. Ne me demandez pas pourquoi je les ai éprouvées ainsi : je vous répondrais que je l'ignore.

Transportons-nous maintenant sur un théâtre d'un autre genre... Voyez-vous, au sommet des Alpes, ce voyageur épuisé de fatigues au milieu des neiges et des frimats ? C'est un père de famille, accablé sous le poids de revers imprévus, victime de longs malheurs, il avait été dépouillé de la modique fortune qui servait à l'entretenir avec son épouse et ses enfans. Dans sa douleur, il s'était arraché à ces tendres objets de son amour, pour aller conquérir, au prix de son industrie, de nouveaux moyens d'existence dans un pays lointain. Oh ! que de vœux sont montés vers le Ciel

pendant son absence ! combien de fois sa famille , en pleurs et dans l'indigence , a prié au pied du crucifix , pour obtenir sa conservation et son retour ! Dieu avait exaucé leurs désirs. La divine Providence avait comblé ce père de nouveaux bienfaits... Son retour allait tarir les larmes de son épouse. Mais quel spectacle ! ...

Considérez-le maintenant assis sur un tas de neige , transi de froid , accablé de lassitude , en proie à la faim , sans guide et sans secours au milieu des rochers et des précipices. Il espérait traverser ces montagnes sans courir aucun danger... Mais voilà que tout-à-coup le soleil a pâli : les nuages se sont amoncelés et ont répandu une nuit affreuse autour de lui. Déjà un bruit sourd et effrayant , funeste avant-coureur des terribles avalanches , a retenti dans le lointain. Entendez-vous ces mugissemens épouvantables ? ces vents en furie qui sifflent dans ces gorges et se répondent de rochers en rochers ? Voyez comme les neiges se détachent du sommet des monts ; comme elles se précipitent ; comme elles roulent vers les abymes ! Pleurez , enfans infortunés... elles ont emporté votre père... Il va être englouti.... Déjà l'orage a cessé. Un morne silence semblable à celui des tombeaux lui succède tout-à-coup : il ajoute encore à l'horreur de cette catastrophe.... Mais, ô prodige inconcevable ! que signifient ces sentinelles placées sur des pyramides de glace ? Quelque être humain habiterait-il ces régions maudites ? ... Où vont ces hommes armés de longs bâtons ? Ils ont entendu un cri de détresse. Précédés de quel-

ques animaux, dont l'instinct est presque de l'intelligence, ils se hâtent... Déjà ils fouillent un monceau de neige. O Ciel? Ils découvrent un cadavre dont le cœur semble palpiter encore. Ils examinent avec soin.. Un dernier souffle de vie anime cet infortuné! ils lui prodiguent toute sorte de soins, le chargent ensuite sur leurs épaules, et arrivent, à travers mille dangers, dans un hospice presque entièrement caché sous la neige. Là ils le rechauffent par degrés : ils administrent progressivement à cet inconnu les secours les plus touchans, et bientôt ils ont rendu un père à une famille dont il va faire le bonheur... Qui donc a fondé dans ces régions glaciales ces établissemens qui subsistent depuis près de huit siècles, et où des Religieux destinés par état à secourir l'humanité souffrante, abrègent leurs jours, pour prolonger ceux de leurs semblables, sans distinction de religion ni de pays? Qui a pu opérer cette merveille? C'est saint BERNARD DE MENTHON... Les vents brûlans des passions humaines ont bientôt desséché les sources de la bienfaisance philanthropique : celles de la charité sont intarissables parce qu'elles sont placées dans le Ciel (4).

Descendons du triste séjour des frimats et des orages... Voulez-vous, en ce moment, assister à un spectacle qui vous fasse éprouver des émotions moins terribles et plus touchantes encore? C'est le dénouement de l'un des plus beaux drames que puissent offrir au monde le cœur d'un père, la tendresse maternelle et la piété filiale.

Déjà le célèbre Archidiacre d'Aoste avait établi ces hospices qui faisaient bénir son nom dans tout le monde. Partout on publiait les merveilles opérées par l'Apôtre des Alpes. Les voyageurs rendus à la vie, les pèlerins secourus, les rois étonnés de la puissance et de la charité de cet homme extraordinaire, tous répétaient à l'envi les louanges de ce bienfaiteur de l'humanité. Or, il arriva qu'un jour des étrangers attirés par tant de réputation vinrent lui demander l'hospitalité. Ils étaient avancés en âge. L'Archidiacre les recevait avec bonté et leur prodigue tous les secours de la charité la plus ardente. Cependant, à l'aspect de ces vénérables vieillards, son cœur s'est ému... Pourquoi le héros des Alpes éprouve-t-il, en ce moment, des sentimens si extraordinaires et si violens ? Que se passe-t-il dans cette grande ame ?

Après quelques instans, les étrangers lui exposent avec la plus vive émotion le motif qui les amène à lui, malgré leur vieillesse et les difficultés d'une route longue et pénible!..... Comblés par la divine Providence des biens de la fortune, chefs d'une maison ancienne et distinguée, le Ciel nous avait donné un fils qui devait faire la consolation et le soutien de notre vieillesse. Nous n'avions rien négligé, pour lui donner une éducation religieuse, propre, en même tems, à l'environner de la plus brillante considération dans le monde. Déjà l'avenir le plus flatteur souriait à nos désirs. Une alliance avec une maison illustre allait mettre le comble à nos vœux. Tout était

prêt. Une jeune demoiselle distinguée par sa piété, par les agrémens de son esprit, les qualités de son cœur et les attraits de sa beauté, était déjà au pied de l'autel, lorsque, tout à-coup, on nous annonce que ce fils a disparu. Un billet laissé sur sa table contenait, entre autres choses, ces mots : je conjure mon père et ma charitable mère d'agréer les résolutions de mon cœur... Je ne m'éloigne que pour vous retrouver tous un jour dans l'éternité bienheureuse... Mon Dieu ! quel coup terrible !... Dès lors sa mère, que vous voyez ici, et moi nous n'avons cessé de pleurer... Tous nos efforts ont été inutiles. De longues années se sont écoulées : jamais nous n'avons pu découvrir le lieu qu'il habite... si toutefois il vit encore ! Nous sommes sur le bord du tombeau ; nous ne le verrons donc plus avant de mourir... Au même instant, leur cœur est brisé de douleur ; les sanglots étouffent leurs paroles... Ils ajoutent enfin : nous avons entendu dire des choses si merveilleuses touchant les prodiges que Dieu opère par votre entremise ; des pèlerins, à qui nous avons accordé récemment l'hospitalité, nous ont peint d'une manière si touchante votre charité et votre sainteté, que nous sommes venus nous adresser à vous dans l'espérance que le Ciel, touché de nos larmes, vous fera connaître si nous n'aurons jamais le bonheur de retrouver ce fils.

L'Apôtre des Alpes les avait écoutés avec le plus vif intérêt : mais son extérieur annonçait que quelque chose de fort et de mystérieux agitait son cœur. Sans doute ,

doute , leur dit-il , avec la plus aimable modestie , c'est le Ciel qui a inspiré à votre fils une résolution si extraordinaire. Consolez-vous. Espérez que Dieu le ramènera peut-être au moment où vous y penserez le moins. La mère prenant alors la parole , s'écrie : que je plains ces mères infortunées qui vont quelquefois jusqu'à demander au Ciel des enfans qui doivent causer tant de chagrins aux auteurs de leurs jours !... L'Archidiacre lui répond : Dieu mit le cœur d'Abraham à une épreuve bien plus rude ; mais la foi de ce Patriarche lui rendit son fils. Si Dieu a voulu exiger de vous un sacrifice de ce genre , ne murmurez pas contre sa divine Providence : le chemin de la croix est la route du chrétien.

Après avoir dit ces mots , le Saint se sépare d'eux et va se prosterner au pied du crucifix. Pendant son absence , les deux étrangers se communiquent mutuellement des pressentimens qui s'étaient emparés de leur ame. Les traits du vénérable Archidiacre leur avaient rappelé ceux du tendre objet de leur amour... Mais ils repoussent une idée si inconcevable... Oh ! s'écrie la mère , si du moins ce cher fils était en quelque lieu de sûreté !.. Ils gardent ensuite le silence , et leurs larmes continuent d'exprimer des sentimens que leurs paroles ne peuvent plus rendre....

Enfin l'homme de Dieu rentre dans la chambre... Consolez-vous , leur dit-il , votre fils est en parfaite santé : il ne vous a abandonnés que pour suivre sa vocation... Alors ses larmes trop long-tems comprimées

coulent en abondance : il n'est plus maître des élans de son cœur. Il se jette au coup du vieillard en disant : *c'est moi qui suis votre fils Bernard ! ..* O mon fils ! s'écrie son père... et sa mère ivre de joie répète : ô mon fils ! .. elle veut continuer, mais ses paroles expirent sur ses lèvres.... Il m'est impossible, vénérable Ermite , de peindre toute cette scène de bonheur : mon ame est trop oppressée et ma plume s'y refuse.... Votre cœur achevera....

Après avoir donné, pendant quelques jours, un libre cours à l'effusion de leurs sentimens , le père et la mère de saint Bernard revinrent au château de Menthon, admirant les voies de la Providence et bénissant Dieu comme le vieillard Siméon, quand il eut vu l'objet de ses longs désirs. Heureux parens ! vous le possédez sans doute dans l'immortelle patrie , ce fils que vous pleurâtes si long-tems , sur cette terre d'exil ! ... En entrant dans le séjour de la gloire , il vous aura retrouvé au sein de cette éternité bienheureuse , où il n'y a plus ni séparations ni afflictions.

Je ne prolongerai pas davantage le récit de ma promenade au château de saint Bernard de Menthon. Je vous prie, respectable Ermite , de me pardonner : peut-être, aurai-je distrait imprudemment votre ame appliquée à des réflexions profondes , et méditant ces observations savantes dont vous daignez faire part au public , du fond de votre ermitage. Les noms de saint Maurice , de saint François de Sales et de saint Bernard de Menthon , si chers à notre patrie , ont fait nai-

tre en moi des sentimens que je n'ai pu m'empêcher de vous faire connaître. Je n'éprouve qu'un regret : j'aurais voulu posséder votre cœur, pour sentir plus vivement ces émotions , et votre plume , pour les exprimer dignement.



NOTES

DE

LA LETTRE TROISIÈME.

(1)

TABLEAU ABRÉGÉ DE LA VIE DE S^t BERNARD DE MENTHON.

LE tableau abrégé de la vie de S^t Bernard de Menthon, que nous donnons ici, est tracé d'après les historiens les plus dignes de foi. Pour l'authenticité des faits et l'exactitude des dates, nous avons suivi l'intéressante Notice sur ce Saint, par M. le chanoine Dépommier, professeur de Théologie au Séminaire de Chambéry. Ce savant ecclésiastique s'est attaché à élaguer de la vie du Héros des Alpes tout ce qui ne vient pas de sources certaines : il a eu l'avantage de consulter des documens, des titres, des manuscrits, mis à sa disposition par le Prévôt du Grand-S^t-Bernard.

S^t Bernard naquit dans le courant du mois de juin, l'an 923, au château de Menthon, situé à deux lieues d'Annecy. Son père fut Richard, Seigneur de Menthon, et sa mère, Bernoline de Duingt. Cette Maison était l'une des plus distinguées de la Savoie : son origine se perd dans les ténèbres du moyen âge. Doué d'un naturel heureux, il laissa percer, dès sa plus tendre enfance, son inclination pour la vertu et la piété. Ses parens lui donnèrent de bonne heure un précepteur nommé Germain, dont il sera fait mention à la fin de ces notes historiques.

Après avoir terminé ses premières études, il paraît que ses parens l'envoyèrent à Paris, pour achever son cours d'éducation. Quoique quelques historiens élèvent des doutes à cet égard, la nature et la force des témoignages rendent cette opinion très-probable. Son cœur, ouvert à tous les sentimens de la piété la plus tendre et de la charité la plus ardente, éprouva le désir de se consacrer plus particulièrement au Seigneur, de fuir le monde et d'entrer dans l'état ecclésiastique. Son pieux précepteur, animé des mêmes intentions, le confirmait dans ces idées.

Mais, ses parens avaient d'autres vues sur lui. Ils le font revenir de Paris et lui proposent bientôt de s'unir en mariage à mademoiselle Marguerite de Miolans, distinguée par les qualités de l'esprit et du cœur, et par tous les avantages de la fortune : *vous devez d'autant plus facilement consentir à cette union*, lui dit son père, *que vous êtes l'espoir de mes vieux jours et l'unique soutien de la Maison.* Ce fut un coup de foudre pour le jeune Bernard. Il n'ose faire connaître le projet qui est dans son ame : il se borne d'abord à conjurer son père de ne pas précipiter cette affaire. Le Baron s'irrite ; la Baronne met tout en œuvre de son côté : Bernard résiste à tous ses assauts de la nature. Le précepteur Germain, accusé de l'entretenir dans ces sentimens, est chassé de la maison.

Enfin, le Baron le conduit, malgré lui, au château de Miolans : les deux familles ont bientôt conclu le mariage et réglé les conditions. Tous les parens se livrent aux transports de la joie la plus vive ; le cœur seul de Bernard est percé d'un glaive de douleur. Déjà tout était préparé : pendant la nuit qui précède immédiatement le jour

fixé pour le mariage , le jeune Bernard , retiré dans sa chambre , consulte encore une dernière fois la volonté divine par l'intercession de S^t Nicolas , Evêque de Myre. Une lumière surnaturelle l'éclaire subitement ; un courage extraordinaire s'empare de son cœur. Il laisse sur sa table une lettre adressée à ses parens : il s'échappe ensuite par la fenêtre , prend la route des Alpes et arrive bientôt à la Cité d'Aoste , où le vénérable Archidiacre , Pierre de la Val-d'Isère , le reçoit avec bonté et devient pour lui un autre père. Nous ne dirons rien de la consternation qui dut régner au château de Menthon.

L'hôte eut bientôt fait connaître aux Chanoines Réguliers d'Aoste le mérite du jeune fugitif : on s'empressa de le faire élever au Sacerdoce. Quelque tems après , sa piété , son zèle et ses autres qualités lui obtinrent la dignité d'Archidiacre , et il succéda à son vénérable bienfaiteur. Il était alors âgé d'environ 45 ans.

L'Evêque d'Aoste , juste appréciateur de ses vertus et de ses talens , l'associa à ses travaux pour l'administration de son Diocèse. L'Archidiacre s'empressa de fonder des écoles et de répandre partout la science du salut. Pendant plusieurs années , il fit des courses apostoliques dans les diocèses de Novare , de Sion , de Milan , de Genève et de Tarentaise : ses missions eurent d'heureux succès.

Le démon avait vu détruire successivement ses temples , à mesure que le flambeau de la foi dissipait les ténèbres de l'idolâtrie. Cependant , on lui rendait encore une espèce de culte sur les Alpes. Des brigands s'étaient aussi emparés des routes , sur ces hauteurs , et vexaient horriblement les voyageurs. Un temple dédié à Jupiter

existait sur le Mont-Joux (le Grand-S^t-Bernard) : on y adorait la statue de cette fausse divinité. Une colonne surmontée d'une escarboucle était placée sur les Alpes grecques, aujourd'hui, le Petit-S^t-Bernard. Ces deux voies romaines étoient devenues extrêmement dangereuses. Robert, Evêque de Tours, y fut égorgé avec sa suite. Majeul, Abbé de Cluni, y fut arrêté par les Sarrasins et chargé de fers. Plusieurs voyageurs avaient été massacrés : un grand nombre périssaient victime des orages et de l'aspérité de ces monts.

L'Archidiacre d'Aoste conçoit alors le sublime dessein de venir au secours de l'humanité et de fonder des monumens qui firent, dans peu de tems, l'admiration et l'étonnement de l'univers. Il prépare l'exécution de son projet, en évangélisant d'abord les habitans de ces montagnes. Accompagné d'une suite nombreuse, il monte enfin sur ces deux théâtres de la superstition et du brigandage : il renverse le temple, la statue, la colonne et l'escarboucle, et après avoir ainsi détruit le règne du Démon, il jette aux mêmes endroits les fondemens de ces hospices si célèbres, environ l'an 970. Il y établit des Chanoines Réguliers de S^t-Augustin, pour les desservir. Partout on bénit le nom de l'Apôtre et du Héros des Alpes, et encore plus celui du bienfaiteur de l'humanité. Les rois, les grands du monde, et les riches s'empressèrent d'aider de leurs secours cet ami des hommes. Sa réputation de sainteté fut bientôt répandue de tout côté.

Ce fut dans cet intervalle que son père et sa mère accompagnés de son parrain, le Baron de Beaufort, firent

le voyage dont nous avons parlé dans la Lettre et retrouvèrent ce nouvel Alexis, perdu depuis si long-tems.

Saint Bernard alla ensuite prêcher dans la Lombardie, après quoi il se rendit à Rome, pour obtenir du Pape la confirmation de l'établissement des Chanoines de sa Congrégation. A son retour, il tomba malade à Novare et mourut au mois de juin, l'an 1008. Son corps repose maintenant dans l'église Cathédrale de Novare.

(2)

Rien n'est plus injuste que les déclamations banales de l'impunité contre les Ordres religieux. Elles supposent dans leurs auteurs, ou une ignorance grossière de l'histoire, ou une mauvaise foi qui n'a pas de nom, ou, enfin, un fanatisme anti-religieux qui ne s'explique que par la corruption du cœur. Nous sommes persuadé que nous ferons plaisir à nos lecteurs, en plaçant sous leurs yeux, le morceau suivant relatif aux Maisons religieuses qui ont existé en Savoie. Nous l'empruntons à une *Notice historique*, par M. Chuit, Chanoine de la Métropole de Chambéry. Il appartenait à la plume de ce savant de tracer dignement et d'une manière si intéressante le tableau historique des anciens habitans des contrées qui composent aujourd'hui le Duché de Savoie. Après avoir dit que les horreurs, qui souillèrent l'Europe pendant six siècles, à l'époque de l'invasion des barbares du nord, donnèrent naissance à une multitude de congrégations religieuses, dans les forêts et dans les lieux les plus sauvages, M. Chuit continue ainsi : « Ajoutons que

les malheurs publics ayant fait croire que le jour du Seigneur était proche, une mélancolie profonde s'était emparée d'un grand nombre de chrétiens qui ne cherchaient qu'à s'enfoncer dans la solitude, ou qui, du moins, voulaient se mettre à l'abri de calamités toujours renaissantes. Ainsi furent habitées les vallées profondes et scabreuses de nos montagnes. Ainsi, vers la fin du cinquième siècle, saint Colomban pénètre dans la vallée d'Abondance qui, avant lui, n'avait retenti que du bruit des orages et des hurlemens d'animaux féroces. Ainsi, en 1144, le bienheureux Ponce de Faucigny s'enfonce dans les forêts affreuses de Sixt, défriche ce désert, et en fait la vallée la plus pittoresque qui, peut-être, soit en Savoie. Ainsi, la vallée d'Aulps, moins pittoresque, mais plus vaste que celle de Sixt, reçoit des habitans et voit tomber ses forêts dans le neuvième siècle. En 1078, les Bauges reçoivent aussi des anachorètes. En 1132, Tanié, situé sur une voie romaine, est fondé par saint Pierre de Tarentaise. Le désert du Reposoir voit les enfans de Bruno, en 1151; Pommier, en 1170; Aillon, en 1183. Les glaces de Chamonix entendirent les strophes sacrées du roi-prophète dès l'an 1090. Plusieurs autres lieux de la Savoie devinrent encore à cette époque la demeure de pieux cénobites. Dans presque tous les enfoncemens de nos vallées s'élevèrent de religieux asiles. De ces lieux où l'œil épouvanté découvrit d'abord ou des bois ténébreux, ou des champs incultes, ou des marécages, les disciples des Benoît, des Ponce et des Bruno, firent sortir des cultures opulentes et de fertiles domaines. Là, portèrent, de tout côté, les secours de leurs bras, leur langage, leurs préjugés, leurs coutu-

mes, des infortunés qui cherchaient du pain. Aidés, soutenus, encouragés par les enfans du désert, ils formèrent bientôt des familles, des hameaux, des paroisses. De la réunion de ces élémens hétérogènes naquirent ces mœurs moitié civiles, moitié barbares ; ces usages, tout-à-la fois italiens, francs et celtiques, dont il reste encore tant de traces chez les bons habitans de nos vallées ; ces idiomes aussi variés que les sources d'où ils dérivent, et toujours si différens, qu'encore aujourd'hui, les habitans de nos diverses provinces sont contraints de recourir à la commune langue, pour se communiquer exactement leurs idées. »

« Des hommes, qui firent tant de bien, furent loin de mériter les sarcasmes dérisoires dont les accablèrent l'impunité, l'ignorance et l'ingratitude. Et dans un tel tems, que pouvaient faire de plus utile au bonheur de leurs sujets, les princes qui favorisèrent de pareilles institutions ? Sans le secours de ces institutions, qui eût pu, du ix^e au xiv^e siècle, se procurer une légère teinture et de l'art d'écrire, et de la langue qui servait à la rédaction de tous les actes publics, et des lettres, et de la jurisprudence ? La sûreté des routes, les asiles hospitaliers pour les voyageurs et l'indigent ne durent-ils rien à la sollicitude ainsi qu'au zèle des Religieux ? Les forêts, qui s'étendaient de Cruseilles jusqu'au Chable, ne furent-elles pas abbatues par les seuls chartreux de Pommier ? ne leur doit-on pas l'ouverture de la route qui mène d'Annecy à Genève ? Le voyageur qui n'est plus obligé, comme dans les tems anciens, de traverser le Mont-Salève de Cruseilles à Monetier, ne doit-il pas à ces bons Frères reconnaissance et bénédiction ? Et ceux qui, se

rendaient d'Italie en Allemagne, en passant par Genève, ne trouvèrent-ils pas, à cette époque, un refuge bien-faisant dans les abbayes de la Novalaise, de Tamié et de Talloires? Tant d'actes dignes d'un éternel souvenir ne peuvent être révoqués en doute. Il en est très-clairement parlé dans les Diplomes dont les empereurs Charles IV et Sigismond honorèrent les Chartreux de Pommier. »

(3)

La Maison de Miolans, éteinte au commencement du seizième siècle, était une des plus anciennes et des plus distinguées de la Savoie. Le château, situé sur un rocher, dans la commune de S^t-Pierre-d'Albigny, servit de prison d'État depuis l'an 1523 jusqu'à la Révolution Française.

(4)

DESCRIPTION DU GRAND-SAINT-BERNARD.

La partie des Alpes, où est situé l'hospice du Grand-Saint-Bernard fut connue anciennement sous le nom d'Alpes Pennines ou, selon quelques-uns, *Pænines*. Ce mot paraît dérivé de *Pennus*, ancienne divinité adorée dans le Vallais. Le Docteur Schidner prétend qu'il vient de *Pæni*, *Carthaginois*, à raison de leur fameux passage des Alpes. On l'appela aussi le Mont-Joux, à cause de Jupiter à qui l'on y avait érigé un temple. Le plateau, sur lequel est assis l'hospice, est élevé de 1257 toises au-

dessus du niveau de la mer, suivant MM. de Saussure et Pictet. La hauteur moyenne du baromètre y est de 20 pouces et deux lignes.

A partir de Martigny, dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la vallée de S^t-Maurice, le chemin, qui conduit au Grand-S^t-Bernard, a huit lieues de montée, plus ou moins rapide. On traverse successivement les vallées de Saint-Brancher, d'Orsières, de Lidder, et l'on arrive au bourg de Saint-Pierre. Il est impossible de rendre les impressions diverses qu'éprouve le voyageur au milieu de ces masses gigantesques de rochers qui s'élèvent sur sa tête. Des torrens impétueux dont les eaux se brisent à grand bruit parmi les rocs, à des profondeurs effrayantes; de vieux arbres à-demi tombés ou roulés par les avalanches; des sites enchanteurs que vous découvrez tout-à-coup, après avoir été comme perdu dans des labyrinthes ténébreux; des abymes sans fond, des précipices horribles, un vaste silence, tout provoque à la fois l'admiration et l'épouvante.

Après qu'on a quitté le bourg de S^t-Pierre, on voit changer tout-à-coup le spectacle que présente cette route. La montée devient plus rapide et la nature plus sauvage et plus aride. Bientôt on n'aperçoit plus ni sapin, ni chalet, ni culture. On découvre des amas de rocs brisés par la foudre, ou minés et usés par le temps, des croix qui rappellent le souvenir des morts, des cimes qui se perdent dans les nues: on entend, pendant la plus grande partie de l'année, les vents qui mugissent, les avalanches qui bruissent et glacent d'effroi. Avant d'arriver à l'Hospice, on traverse une dernière vallée qui porte le nom de *vallée des morts*. On y rencontre d'abord un petit édifice ap-

pelé la *Chapelle des morts* ; il est destiné à recevoir les cadavres des infortunées victimes des orages et du froid. Ensuite on parvient à un autre bâtiment qui sert d'asile à ceux qui sont assaillis par la *tourmente*. C'est dans ce dernier endroit que le *Maronier*, ou domestique, se rend chaque jour, en hiver, portant avec lui tout ce qui est nécessaire pour secourir les voyageurs.

Enfin, l'on arrive à l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, situé sur un plateau qui n'a que quelques toises de largeur. Au bas, et tout près de l'Hospice, du côté d'Aoste, se trouve un petit lac alimenté par la fonte des neiges. A peu de distance du Monastère, on découvre encore les débris d'un temple de Jupiter. Le sol, ou plutôt le roc n'est découvert que durant trois mois : pendant tout le restant de l'année, l'hiver règne dans ces hautes régions. Pour toute végétation, on y voit, dans le mois de juillet, quelques mousses et quelques chétifs gazons. Les vents soufflent avec impétuosité dans cette gorge resserrée : on ne peut y faire croître le plus petit arbuste. Tout ce qui est nécessaire à la vie y est transporté à dos de mulet. La neige y tombe en telle quantité que souvent elle cache presque entièrement l'hospice. C'est là le séjour des enfans de Bernard de Menthon.

Cette Congrégation est composée d'un Prévôt, d'un Prieur, d'un Chantre, d'un Sacristain, d'un Procureur et de quelques autres Chanoines Réguliers de saint Augustin. Leur habit ordinaire est celui des Prêtres séculiers, à l'exception d'une écharpe étroite de toile blanche qu'ils portent constamment. De vigoureux domestiques, suivis de chiens dont l'instinct est presque de l'intelligence, vont, chaque jour, pendant ces longs hi-

vers, à une grande distance du Couvent. Les Religieux se transportent aussi sur divers points, ou pour observer du haut de quelque roche, ou pour fouiller des monceaux de neige et enlever les cadavres ensevelis, ou, enfin, pour conduire et transporter même, au besoin, les voyageurs à l'Hospice. Nous n'entrerons pas dans le détail des soins touchans qu'ils leur prodiguent. L'on conviendra, dit M. de Saussure, dans son *Histoire des Alpes*, qu'il n'y a que l'aspect des récompenses de l'avenir qui puisse engager des hommes d'une condition honnête à se vouer à un genre de vie aussi triste et aussi pénible.



NOTICE

SUR SAINT GERMAIN DONT LES RELIQUES SONT VÉNÉRÉES
DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE TALLOIRES.



Nous avons annoncé, dans une note de la Lettre III^me, que nous parlerions du Précepteur de Saint Bernard de Menthon, connu sous le nom de Germain. La plupart des auteurs, qui ont tracé la vie du héros des Alpes, s'accordent à dire en général que ce Précepteur fut chargé de l'éducation du jeune Bernard; qu'il l'accompagna à Paris; qu'à son retour, il fut disgracié et renvoyé du château de Menthon, pour avoir communiqué à son élève son goût pour la vie religieuse; qu'il se retira ensuite chez les Cénobites de Talloires, qu'il fut rappelé au château et chargé de la direction spirituelle du Baron et de la Baronne, après la découverte de leur fils; qu'enfin, ceux-ci lui donnèrent, à leur mort, de quoi fonder l'ermitage où il se retira et termina sa vie. Ces auteurs qui, d'ailleurs, n'indiquent point comment il fut appelé à Menthon, ne disent pas qu'il eut déjà habité Talloires avant l'époque de sa disgrâce : il paraîtrait, d'après eux, qu'il n'entra dans l'état religieux que dès ce moment.

Nous avons eu en communication un ancien manuscrit, tiré des archives du Monastère de Talloires, contenant deux légendes relatives à saint Germain, dont les Reliques sont vénérées dans l'église paroissiale du même lieu. L'une de ces légendes paraît être celle de l'office du Saint, dont nous avons lu la messe *propre*, imprimée à Lyon : l'autre était celle du martyrologe; on la lisait au

Monastère. Nous donnerons ci-après le texte de celle-ci. Quant à la première, elle renferme, sur la vie de ce Saint, des détails que nous reproduirons ici, sans citer cependant le texte latin.

Saint Germain naquit en Belgique, dans une petite ville des environs de Malines, appelée Montfort, de parents distingués, dont on ne connaît pas les noms. Dès sa plus tendre enfance, il donna déjà des marques de sa sainteté future. Il s'éloignait alors de la maison paternelle et passait des jours entiers dans les églises. Devenu plus grand, il se transportait souvent à Malines, pour avoir le bonheur de servir l'Evêque pendant le saint sacrifice de la messe : il en recevait des présens qu'il se plaisait à donner aux pauvres avec ce qu'il obtenait de ses parens. Il fut envoyé à Paris, pendant sa jeunesse, avec Rodolphe son frère unique. Il y demeura quelques années pendant lesquelles il fit des études distinguées et devint l'objet de l'admiration de tous ses condisciples. La renommée ayant fait parvenir à sa connaissance la célébrité de l'Abbé et des Moines de Savigny, dans le diocèse de Lyon, il se sentit animé du désir d'entrer dans cette Maison de l'Ordre de S^t Benoît. Il découvre son projet à Rodolphe qui veut l'imiter. Ces deux frères vendent tout ce qu'ils possèdent et arrivent bientôt au Monastère de Savigny, où ils sont reçus par l'Abbé Joire. Ils parvinrent dans peu à un si haut degré de perfection, que Germain et son frère, avec quelques Cénobites, furent envoyés à Talloires, où ils construisirent un Monastère avec une église, et fondèrent tout ce qui était nécessaire à l'entretien des Religieux.

Germain retourna ensuite à Savigny et obtint du Supérieur

pèrieur général la permission de visiter les principaux lieux de dévotion, spécialement la Terre sainte. Il eut beaucoup à souffrir dans ces pèlerinages et rapporta plusieurs reliques de Jérusalem à Talloires. Après son retour, il demanda et obtint la permission de se retirer dans un lieu solitaire, pour s'y occuper plus particulièrement de son salut. Il choisit l'endroit qui porte encore aujourd'hui son nom, situé sur un roc, au-dessus de Talloires, où il construisit un oratoire. Comme ce lieu était peu éloigné du Monastère, il descendait chaque jour, pour assister à l'office et pour célébrer la sainte messe, et il ne prenait qu'un peu de nourriture au coucher du soleil. Il eut plusieurs apparitions de la très-sainte Vierge, de saint Martin de Tours, et de saint Benoît. Enfin, après avoir vécu dans cet ermitage, environ 40 ans qu'il passa dans la prière, l'oraison, le jeûne, et les mortifications les plus austères, il mourut vers l'an 1000.

Nous avons traduit presque littéralement cette légende. Voici maintenant le texte latin de la seconde, dont nous avons parlé.

QUINTO CALENDAS NOVEMBRIS.

In hoc Monasterio, commemoratio sancti Germani confessoris et anachoretæ eximii, qui ex illo regali S. Martini Savigniaco Lugdunensis diæcesis, in quo ordinem et institutum sanctissimi Patris nostri Benedicti ingressus et profectus, directus est ad hoc Tullueriense Cænobium, per potentissimum ac pium Rudolphum Burgundiæ, Viennæ, Arelatensiumque regem Savigniaco donatum, ut ibi eundem Ordinem et Benedictinum Ordinem profiteretur. Atquæ visis peregrè locis

Terræ sanctæ, ex quibus plurimas illarum quæ habentur in præsentî ecclesiâ asportavit Reliquias. Tandem ad montem ex ejus nomine denominatum recessit seque contulit, ubi anachoreticè non minùs quàm sanctissimè vixit et in Domino obdormivit. circà annum millesimum : cujusque nomen, ex eo tempore, sic Deus diversis miraculis illustre et celebre reddidit ut ejus corpus, quod in ecclesiâ in monte illi sancto dicatâ asservatur, singulis ferè anni diebus et præsertim feriâ secundâ Paschæ, Pentecostes, ac in festo commemorationis omnium Sanctorum, summâ celebritate colitur, convenientibus eò, religionis et voti causâ, Christi undiquè fidelibus. Quia autem dies sui transitûs minimè certus habetur, memoria ipsius, hodierno die, qui translationis dies est, in hocce Monasterio agitur, de mandato et instituto Reverendissimi Dni Francisci de Sales, Episcopi et Principis Gebenensis, Vicarii seu Visitatoris sanctissimi et Reverendissimi in Christo Patris Dni Francisci d' Albon, totius Congregationis Savigniacensis et hujusce conventualis Prioratûs, de ejus dependentiâ Superioris primarii seu Abbatis generalis. Qui quidem Reverendissimus Episcopus et Visitator unâ cum fratre suo Coadjutore, Rmo Joanne-Francisco, Episcopo Calcedonensi, illud ipsum sancti Germani corpus ex sepulchro, in quo minùs honorificè, in medio prædictæ ecclesiæ jacebat, sublevatum et processionaliter per eosdem Dominos Episcopos deportatum, intûs altare quod eodem die benedictum et sacratum, ac D. O. M., sanctissimæ Virgini Mariæ et sancto Germano dicatum fuit, quàm devotissimè et honorificatissimè reposuit, collocavit et includi venerarique demandavit ac commendavit. Quapropter, de eodem sancto Germano et translatione per eos factâ, in ecclesiâ Monasterii et in quâ parochiani conveniunt sermonem ad populum habuit, quinto Calendas Novembris,

anno Domini suprâ millesimum sexcentesimo vigesimo primo.

Il est dit , à la fin de cette légende , que des manuscrits qui existaient dans l'Abbaye , la tradition qui s'était maintenue parmi les Cénobites du Couvent , et une Bulle d'un Pape furent les sources où l'on puisa les renseignements relatifs à S^t Germain.

Nous devons observer que ces deux légendes ne font point mention du Précepteur de l'Apôtre des Alpes. Nous ne formerons aucune conjecture et nous n'entrerons pas dans le champ de la critique , pour apprécier le degré de confiance que l'on doit accorder à ces légendes , et pour savoir si le Saint vénéré à Talloires est ou n'est pas ce même Germain qui habita le château de Menthon et qui suivit le jeune Bernard à Paris. Nous n'avons eu d'autre intention , à cet égard , que d'exposer ici tous les renseignements que nous avons pu découvrir.

Quoiqu'il en soit du Précepteur de saint Bernard , S^t Germain a toujours été en grande vénération parmi les fidèles : il s'est opéré , par son intercession , un grand nombre de miracles. Son corps reposa , jusqu'en 1621 , dans un tombeau placé au milieu de la chapelle de l'ermitage de Saint-Germain. Le 28 octobre de l'an 1621 , saint François de Sales , assisté de son frère Jean-François de Sales , Coadjuteur , Evêque de Calcédoine , se transporta à l'ermitage. Il plaça solennellement le corps du Saint dans l'autel qu'ils consacrèrent le même jour et prononça un discours relatif à cette cérémonie , dans l'église du Monastère , en présence d'un grand concours de fidèles. Les Religieux de Talloires entretenaient un Prieur à l'ermitage , pour desservir la chapelle et pour favoriser la dévotion des chrétiens.

A l'époque de la Révolution française , quelques habitants de Talloires transportèrent ces saintes Reliques dans la maison d'un particulier qui , après les avoir conservées avec soin , les remit à M. le Curé de la paroisse.

Mgr Claude-François de Thiollaz voyait avec peine que ce précieux trésor fût, pour ainsi dire, dans l'oubli : il résolut de l'exposer solennellement à la vénération publique. Il fit donc préparer et orner, à ses frais, une belle chapelle dans l'église de Talloires. Une Châsse élégante fut aussi construite. La cérémonie de la translation et de l'exposition des Reliques ayant été fixée au 23 octobre de la présente année 1851 , une multitude extraordinaire de fidèles d'Annecy et des environs se rendirent dans ce lieu , pour assister à cette fête religieuse.

On avait placé sur divers points des arcs de verdure , des guirlandes et des couronnes : l'église avait été aussi ornée avec soin. Des âmes pieuses s'étaient empressées de contribuer à l'embellissement de cette fête. Vers les huit heures du matin , Mgr l'Evêque d'Annecy offrit le S^t sacrifice de la messe et procéda ensuite à la vérification de l'authenticité des Reliques qu'il mit dans leur nouvelle Chasse. On célébra la messe paroissiale, et un discours analogue à la cérémonie fut prononcé après l'Evangile. Au sortir de la messe, on fit une procession qui présenta le spectacle le plus édifiant. Une vingtaine d'ecclésiastiques y assistaient. La Châsse était portée par quatre prêtres en tuniques : quatre autres tenaient les glands qui pendaient aux angles. L'illustre successeur de saint François de Sales , en habits Pontificaux , venait ensuite et était suivi d'une foule de fidèles, dont l'ordre et le maintien recueilli étaient une preuve de leur foi vive et

de leur piété. Le religieux cortège passa auprès des ruines du Monastère de Talloires. L'écho de ces vieux murs, muet depuis long-temps, fut étonné de répéter le chant des cantiques, à la louange d'un Cénobite qui avait habité ce cloître huit siècles auparavant. Après que la procession fut rentrée dans l'église, on déposa les Reliques dans la chapelle, où elles demeureront désormais exposées à la vénération publique. L'illustre Prélat donna sa bénédiction pontificale à tous ces fidèles, aux mêmes lieux où, 210 ans auparavant, dans le mois d'octobre, saint François de Sales bénit aussi la multitude qui avait assisté à la cérémonie de la translation des Reliques du même saint Germain.



TABLE.



	pages	
<i>Avertissement,</i>		1
<i>Institution des Ordres militaires des SS. Maurice et Lazare,</i>		ibid.
<i>Fête du 22 septembre à S. Maurice, en Vallais,</i>		5
<i>Chapelle de Notre-Dame du Sèz,</i>		7
<i>Martyre de la Légion Thébaine et discours de saint Maurice,</i>		11
<i>Mensonge de Voltaire,</i>		13
<i>Translation des Reliques de S. Maurice à Turin,</i>		17
<i>Chûte du Mont-Jorat,</i>		18
<i>Vallée de Saint-Maurice,</i>		19
<i>M. de Rivaz,</i>		20
<i>Histoire de la Légion Thébaine,</i>		ibid.
<i>Pèlerinage au tombeau de S. François de Sales,</i>		24
<i>Des pèlerinages et de la Philosophie,</i>	25 et	33
<i>Avis de S. François de Sales aux Pèlerins,</i>		28
<i>Conservation des Reliques de S. François de Sales,</i>		38
<i>Rétablissement du premier Monastère de la Visitation,</i>		39
<i>Fête des Translations, en 1826,</i>		ibid.
<i>Octave des Translations,</i>		43
<i>Le Roi d'Angleterre et l'Introduction à la Vie dévôte,</i>		ibid.
<i>Mgr Rey,</i>		44
<i>De la lecture au dix-neuvième siècle,</i>		45
<i>Promenade au château de S. Bernard de Menthon,</i>		49
<i>Le passé, le présent et l'avenir,</i>		ibid.
<i>Profession de foi,</i>		51
<i>Ruines des Couvens,</i>		52
<i>Château de Menthon,</i>		55

<i>Réflexions sur la Féodalité ,</i>	58
<i>Une tourmente sur le Grand-Saint-Bernard ,</i>	60
<i>Le Baron et la Baronne de Menthon recouvrent leur fils ,</i>	63
<i>Tableau abrégé de la vie de S. Bernard de Menthon ,</i>	68
<i>Etablissement des Hospices du Grand et du Petit-Saint- Bernard ,</i>	70
<i>Des Maisons religieuses en Savoie ,</i>	72
<i>Description du Grand-Saint-Bernard ,</i>	75
<i>Notice sur saint Germain de Talloires.</i>	79

Vu , est permise l'impression.

Annecy, le 3 9bre 1831.

POUR LE SEIGNEUR SÉNATEUR JUGE-MAJE, absent.

PRESSET, 1^{er} ASSESSEUR.

